



LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

MARS 1881.

Chronique du mois.

L'homme d'une idée.—Dix ans auparavant.

“*Timeo hominem unius libri.*” C’est une des premières sentences latines qui aient eu l’honneur de se loger dans ma mémoire. Le bibliothécaire d’alors, fatigué de me revoir à son bureau toutes les fois qu’il donnait audience, ou plutôt craignant que les livres ne vinsent à me manquer, me dit avec un grand sérieux : “Il y a des *lecteurs* et des *liseurs*,” et, remontant à l’étymologie grecque ou latine de ces expressions, il me fit sentir la différence de ces deux mots, l’avantage qu’il y avait à prendre place dans la classe des lecteurs, et d’échapper à la triste réputation de grand liseur. Il me laissait le soin de tirer la conclusion. Probablement je ne compris pas la mercuriale, car deux jours après, il me répétait en branlant la tête : “*Timeo hominem*

unius libri. Je crains l'homme d'un seul livre." En écolier prudent, je pris conseil de mon ami et voisin d'étude, par signe, bien entendu, le silence étant de rigueur dans ce sanctuaire. Joseph Mignault, ce jeune homme aux facultés brillantes, au cœur si bon, enlevé si tôt à tant d'espérances, était battu de mon mal, il parcourait deux fois autant de livres que moi. Il me répondit en me donnant de cette maxime une traduction, qui me sourit à cette époque, et me fut bien fatale : *Timeo hominem unius libri*, cela veut dire, que Dieu me garde de l'homme qui n'a lu qu'un seul livre !

Depuis, l'expérience m'a instruit, et je comprends le danger qu'il y a de disperser ses forces intellectuelles sur mille sujets ; nos connaissances sont toujours vagues, superficielles ; l'homme seul qui sait se borner, peut approfondir une science ; maître de ses idées qui sont claires, distinctes dans son esprit, il en voit les rapports, il saura les unir, et, par le raisonnement, il pourra en créer de nouvelles ; c'est un de ces hommes rares qui pensent par eux-mêmes, c'est un philosophe, un sage.

On peut affirmer tout cela, et avec plus de raison, de l'homme qui n'a qu'une idée, travaille son idée, cherche à la traduire en acte. On sait la puissance des idées sur les esprits, sur la vie, sur la société, sur l'humanité. Qui peut comprendre la force, la puissance d'action d'un homme dominé par une seule idée, surtout si cet homme est doué de belles facultés, s'il possède la fermeté d'âme, et si l'idée dont il s'empare, est belle, grande, féconde ; alors lui-même s'élève, grandit, et, dans son élan il entraîne avec lui ceux qui l'entourent. Cette idée intéresse-t-elle la société, la patrie, le mouvement qu'il imprime, se communique à toute une population, et les pas qu'il fait ou fait faire dans le progrès, sont des pas de géant, *magni passus*.—Alexandre avait résolu la conquête du monde, il se met à l'œuvre sans se laisser effrayer par les obstacles, et à trente-trois ans il dictait des lois à l'univers. Pierre l'Ermite a fait le pèlerinage de la terre sainte. Il ne songe plus qu'à la délivrance du saint sépulcre et il emportera à sa suite

l'E
testi
en
" la
devo
l'acl
réne
mie
nom
tinct
field
je ci
idée
A.
jour
et M
l'œn
dépé
Jérô
de la
Sain
tème
Da
Laur
qui a
fois l
forêt
qu'à
de ce
n'ap
D'un
migr
press
comm
gens
que r
œuvr
puis
ayant
zélés

l'Europe chrétienne. D'Israëli, ce juif converti au protestantisme, cet homme d'Etat dont la maladie alarme en ce moment l'Angleterre, avait déclaré un jour que " la pensée, c'est l'action." Il s'était mis dans la tête de devenir premier ministre de son pays, et il a montré que l'action, c'est la pensée, et plusieurs fois il a tenu les rênes du gouvernement anglais. Dans un de ses premiers romans, il s'était représenté lui-même sous le nom de lord Beaconsfield. Rêvait-il cette haute distinction ? Quoi qu'il en soit, il mourra lord Beaconsfield.—Dans notre pays, combien d'exemples pourrais-je citer de ce que peut une volonté ferme, mue par une idée fixe ?

Ainsi Monsieur le curé de Saint-Jérôme a décidé un jour, qu'un chemin de fer ferait bien entre son village et Montréal. La pensée, c'est l'action ; il s'est mis à l'œuvre, il a remué ciel et terre, il a dépensé, il s'est dépensé ; il a écrit, parlé, paraît-il, travaillé, et Saint-Jérôme, ville depuis l'an de grâce 1881, est aux portes de la grande métropole. L'inactivité tuerait le curé de Saint-Jérôme ; aussitôt une nouvelle idée s'empare fortement de lui.

Dans Saint-Jérôme, coquettement assis aux pieds des Laurentides, en face de cette bruyante rivière du Nord qui arrive des montagnes, M. Labelle avait bien des fois laissé courir sa pensée et son imagination vers ces forêts qui s'étendent par delà montagnes et vallées jusqu'à la hauteur des terres. Il avait entrevu les richesses de ce sol. Un jour il avait voulu s'assurer si la réalité n'approchait point de ses prévisions. Il fut émerveillé.— D'un autre côté, il voyait le pays dévoré du mal de l'émigration ; la race canadienne se laissait environner, presser par les autres nationalités ; surtout il déplorait comme un danger et un malheur l'agglomération des gens de la campagne dans les villes. Le remède, l'unique remède à ces maux était la colonisation. Cette œuvre éminemment patriotique et religieuse a été, depuis un demi siècle, la préoccupation de tout Canadien ayant à cœur les intérêts de son pays, et les hommes zélés n'ont cessé de travailler à refouler les populations

vers les terres nouvelles des cantons de l'Est, du Saguenay, du Saint-Maurice. M. Labelle a taillé un royaume immense dans la vallée d'Ottawa et il a décrété dans son intérieur qu'il le peuplerait. Dès lors la colonisation, la Rivière-Rouge, la vallée de l'Ottawa se sont identifiées avec lui. Les facultés de son âme, les forces de son corps, sa position, son influence sont au service de cette idée. Il ne pense qu'à sa colonisation, il n'aime que cette œuvre, elle l'absorbe, le tourmente, le dévore. Il en parle à propos de tout, cōmme il parle de tout à propos d'elle. Vingt fois vous changez le sujet de la conversation, vingt fois il le ramène au premier. Vous discutez une autre question avec lui, soudain il s'arrête, ne repond plus; l'œil est fixé dans un des angles de l'appartement, la main gesticule, le pied remue; soyez tranquille, il a pris le chemin du Nord, il ne tardera point à débarquer au lac Nomingue, et il finira tout haut sa pensée par des paroles comme celles-ci: "Quelle belle langue de terre qui s'avance dans le lac!" Cherchez où vous êtes rendus! Ou encore, il s'arrêtera à mi-chemin et fera une colère contre un député, même un ministre trop lent à servir son pays, surtout à ouvrir des chemins. C'est vous qui recevrez l'orage aujourd'hui, demain il rejoindra son homme et il aura son tour.—Bon gré, mal gré il faut que vous écoutiez le curé de Saint-Jérôme. Il vous parle avec tant de conviction, qu'il vous convaincra. Prêtez l'oreille, il vous dira que le peuple canadien est essentiellement agricole, que notre pays est, par la force des choses, voué à l'agriculture, qu'on ne peut changer ce que la nature a fait, violenter l'ordre de la Providence. En conséquence ce qu'il faut aux Canadiens, ce sont des terres. Par la vigueur de leur tempérament, par leur éducation, par leur habitude de la vie des champs, ils sont éminemment propres à coloniser. Servons-nous donc de ces avantages, utilisons ces qualités qui sont notre partage, et nous formerons une population heureuse et forte. La vie du cultivateur est si belle! il est tranquille, il sait qu'il aura toujours du pain pour lui et sa famille, la terre est un fonds inépuisable pour-

vu qu
est in
tance
à la si
sion c
lissen
contir
assure
nés a
aux p
du col
tions
mence
que su
rables
autant
ses pe
chōse,
par la
dre la
ture re
sur tou
tions d
s'unir
et Maï
espérai
ciété n
bustes
nourris
mortels
le bonf
patriote
Tout b
tiennen
tion de
terre ar
la vie d
lons, er
et la foi

vu qu'il sache l'entretenir et se servir de ses bras. Il est indépendant, il ne doit qu'à lui-même sa subsistance, il ne l'attend pas d'autrui. Obligé de travailler à la sueur de son front, il n'a point le temps ni l'occasion de chercher ces plaisirs qui ruinent la santé, amolissent les constitutions, tandis qu'un exercice rude et continu forme ces natures mâles et vigoureuses qui assurent la force et la prépondérance aux peuples adonnés aux travaux des champs; de là l'axiome: "C'est aux peuples du Nord qu'appartient l'avenir." La vie du colon, de l'agriculteur prépare les familles, les nations morales et religieuses. Lorsqu'il a confié ses semences à la terre, le cultivateur ne doit plus compter que sur le secours du ciel; il lui faut des saisons favorables, des temps, des pluies, des soleils propices, autant de secours qui ne viennent que d'en haut. Alors ses pensées se portent aussitôt vers l'Auteur de toute chose, sa prière monte vers le Seigneur et il s'efforce par la fuite des vices et la pratique des vertus, de se rendre la Divinité favorable. Travaillant au sein d'une nature remplie de mystères et de merveilles, qui chante sur tous les tons et dans toutes les gammes les perfections de Dieu, l'homme des champs sent le besoin de s'unir à ce concert universel pour célébrer son Seigneur et Maître. La religion est pour lui une nécessité, une espérance, une consolation. Dans cette classe de la société nous trouvons les âmes à la foi et à la charité robustes: or, nous le savons, les nations religieuses seules nourrissent en elles-mêmes le germe des grands et immortels avénirs. Les peuples agricoles, dont la vie et le bonheur sont attachés au sol, fournissent les vrais patriotes. En première ligne ils veulent la paix, l'ordre. Tout bouleversement politique devant leur nuire, ils tiennent à ce qui fait la force d'un pays, la conservation des bonnes lois et des institutions. Ils aiment cette terre arrosée de leurs sueurs, et ne sont plus portés à la vie de voyages et d'aventures. Donc, faisons des colons, encourageons l'agriculture, montrons-en la beauté et la force, et l'émigration cessera.

A un autre point de vue, l'influence politique appartient aux propriétaires. C'est un principe compris et admis par tout le monde. De là le mot d'ordre : "Emparons-nous du sol." Comme Canadiens-français, nous ne pourrions faire sentir fortement notre influence que dans la Province de Québec. Elle nous appartient par tous les droits. Ce sont nos pères qui l'ont établie, l'ont fait grandir. C'est ici que se trouvent concentrés nos souvenirs glorieux, comme nos souvenirs d'infortune. A nous de la conserver. Emparons-nous du sol. M. Labelle est convaincu, et quand on l'écoute, on partage vite son opinion, que la vallée d'Ottawa est appelée comme celle du Saint-Laurent à être un noyau de la population canadienne. Maîtres de cette partie aussi vaste qu'un empire, il veut que là nous fondions une province aussi grande, aussi riche que celle de Québec, à elle en tout semblable, et par les idées, les sentiments, la langue, les mœurs et la religion, une sœur plus jeune, mais sincèrement attachée à son aînée, prête en toute occasion à lui prêter son appui.

Aussi la connaît-il cette vallée d'Ottawa ! Il a traversé ses forêts, escaladé ses montagnes, visité l'un après l'autre ses vallons, remonté, descendu ses rivières, parcouru ses lacs nombreux. La richesse des terres, des bois, des mines, les poubirs d'eau lui sont aussi familiers qu'à moi les diverses parties de ma chambre. " Ici terre grise, là terrain lômieux, tout près sucrierie, forêt de pins ;" et il vous débite cela avec volubilité, comme un enfant qui sait bien sa leçon. Il vous indique les sites sur les cartes qui sont le principal ornement de ses salles. Maintenant qu'on vienne attaquer son pays, il est prêt à vous prouver que ceux qui le déprécient sont des ignorants qui n'ont visité que l'entrée des Laurentides, et il vous renvoie à ceux qui, comme lui, sont passés par l'onde et le feu pour se rendre compte des richesses de ces terres nouvelles et méconnues. La Rivière-Rouge fait l'admiration de ceux qui la parcourent. Les colons partent un peu incrédules, reviennent enchantés et retournent bravement installer leur foyer, commencer leur établissement.

n
U
sc
al
Jo
m
m

Ji
se
ta
al
m
Qu

es
Se
pe
uc
to
sai
ter
pa
fon
tré
do
s'e
en
le

pa
rec
dat
exi
le
qu
ten
ce
plo

Déjà plus de vingt paroisses se forment ou sont formées. M. Labelle pousse vigoureusement son œuvre. Un rang de plus de 75 milles de long est établi sur tout son parcours, et, ce printemps, la colonisation aura atteint le petit Nomingue, cette terre promise où les Jésuites jettent les fondements d'une institution qui renouera leur histoire avec les traditions de leurs premiers Pères dans la colonie.

M. Labelle espère donner bientôt un grand coup. Jusqu'ici il s'est contenté de préparer les voies, de dresser les batteries : que le gouvernement exécute les arpentages, fasse ouvrir les chemins qui lui sont nécessaires, alors il fera ce qu'il appelle son grand mouvement, et une nouvelle province aura surgi dans la Province de Québec.

Celui qui mène à bon terme ces entreprises pénibles, est un pauvre curé de campagne (que les citoyens de Saint-Jérôme me pardonnent l'expression). On ne dira point qu'il est riche des biens de la fortune, mais il a une grande intelligence, un cœur large ; c'est un citoyen zélé, dévoué, qui ne vit que pour sa patrie, qui sait mettre tout au service de la religion et tout rapporter à Dieu. Il aime ses concitoyens, mais il a un culte particulier pour le brave qui ne craint point de s'enfoncer dans la forêt. Il connaît par leurs noms ces intrépides pionniers, s'informe de leurs besoins, leur donne des conseils et des encouragements, se réjouit et s'enorgueillit de leurs succès. Aussi il faut voir l'accueil qu'il leur donne quand ils descendent et viennent le saluer.

Le Nord lui appartient, il en parle comme un seigneur parle de son domaine. Les nouvelles populations lui reconnaissent en fait pouvoir de haute et basse justice dans ces régions. Il règne, et je doute qu'il ait jamais existé roi plus puissant sur les esprits et les cœurs que le curé Labelle. Dans ces forêts on ne demande point quels ministres gèrent le pays, quelles lois nos législateurs ont jugé à propos de décréter ; mais on demande ce que pense M. Labelle, ce qu'il désire. On ne menace plus son ennemi des juges, des huissiers, mais on déclare

qu'on informera M. Labelle, et ce nom est synonyme de justice. Le curé de St-Jérôme semble habitué à cet état de choses. Il regarde ce pays comme son patrimoine, et en bon père, il le distribue par larges morceaux à ses enfants, comme il appelle les colons.

Dernièrement j'allais à St-Jérôme, pour régler avec M. Labelle l'affaire du Pacifique qui paraissait embarrasser nos hommes d'Etat. Avec moi arrivaient et la malle et les visiteurs. Les lettres s'amoncellent sur la table. C'est un colon qui se plaint d'être tracassé par les commerçants de bois, ces fameux possesseurs de limites; c'est un agent qui demande des ordres, un autre invoque aide et secours; c'est un ministre qui semble s'intéresser à la colonisation et bénit l'œuvre de M. le Curé. Un autre est riche de \$6.000, il veut jouir et s'enrichir en même temps: que M. Labelle daigne lui désigner une ferme. M. le Curé passera la nuit à faire sa correspondance. Le train a conduit à St-Jérôme des colons en espérance. Ceux-là sont les bienvenus. Il faut voir avec quelle rapidité M. le curé les mène d'un appartement à l'autre, d'une carte à l'autre, leur fait visiter les cantons Joly, Boucherville, Chapleau, Marchand, Labelle, Loranger; avec quels détails sont énumérés les inconvénients et les avantages des lieux. Parfois le bon Curé s'arrête, et ajoute en souriant: «Vous comprenez.» Ces braves gens qui n'ont pu suivre sur les cartes, mais ont bien vu qu'il s'agit de quelque chose de beau, inclinent la tête et murmurent un «oui.»

Pourvu qu'on écoute, tout est bien. Quand il s'agit de la colonisation, M. Labelle n'exige pas qu'on fasse les questions, il les pose lui-même et ajoute les réponses. Qu'un enfant lui prête attention, je crois qu'il lui parlerait volontiers pendant une heure sur ce sujet, et finirait en disant: «Voilà un enfant intelligent, il comprend les choses.» L'an dernier, après un discours qu'il avait fait à Montréal, M. Labelle reçut d'un riche citoyen \$500, pour bâtir une chapelle. Il devait taire le nom de ce bienfaiteur. J'arrive à St-Jérôme; M. le

Cur
hon
œuv
inst
mat
M. l
tout
dorr
com
Je
ami
cier,
M. c
visit
sanc
une
qu'il
Norr
U
s'il
que
déli
les i
à gr
Cett
peut
emp
les b
chés
en u
et av
qu'is
des
comr
Sagu
ou d
baigi
les r
et au
bruit

Curé me dit, en me donnant la main : « Voilà un brave homme, un citoyen intelligent ; il comprend ; parmi les œuvres, il sait apprécier les meilleures. » Puis à chaque instant il reprenait : « Quel homme intelligent ! » Le matin, à cinq heures, je descendais de ma chambre, M. le Curé vint à ma rencontre, je crois qu'il avait écrit toute la nuit. « Bonjour, M. Labelle, avez-vous bien dormi ? » — « Oui, c'est un brave citoyen ; si tout le monde comprenait comme lui. . . »

Je suis d'avis que le meilleur moyen de gagner son amitié, c'est de parler de la Rivière-Rouge, et d'apprécier, comme elle le mérite, l'œuvre de la colonisation. M. de Lalonde, délégué français, devait aller lui rendre visite. « Viens donc, me disait-il, tu feras la connaissance de ce Monsieur. Certes, c'est une bonne tête, une intelligence d'élite. Tiens, il a compris de suite qu'il faudrait lancer une voie ferrée dans la région du Nord. »

Un jour, je lui demande si le Nord est un beau pays, s'il a des charmes, s'il est poétique. Alors je compris que l'on parle bien de ce qu'on aime. Dans un langage délicieux, plein de jeunesse et de fraîcheur, animé par les images pittoresques, il me traça, comme un artiste, à grands coups de crayons, un tableau admirable. Cette vallée, qui est aussi riche que celle du Richelieu, peut revendiquer tous les traits que Flavius Joseph emploie pour peindre la terre promise. Il me représenta les beautés sauvages et grandioses de ces vallons couchés au pied des montagnes vers lesquelles ils s'élèvent en une pente douce et couronnée de ces arbres précieux et au beau feuillage. Il me fit descendre ces rivières qui s'enroulent comme les anneaux d'un serpent autour des monts, arrosent ces terres et donnent une voie de communication facile avec l'Ottawa, le St-Maurice, le Saguenay. Il me décrivit le spectacle du soleil levant ou du soleil couchant sur ces lacs, aux bras étendus, baignant les plus riches lopins de terre ou surmontant les montagnes, tous grouillants de la carpe, de la truite et autres habitants aquatiques. Il me fit entendre le bruit des torrents, des chutes et des rapides, le mur-

mure des vents dans la sombre forêt, le chant de l'Indien sous la tente du voyageur. Bref, c'est un pays qui a captivé son cœur, et je ne doute point qu'il finisse par léguer ses os à ces régions éloignées. Lorsque l'âge et les travaux auront miné cette puissante organisation ; lorsque les labeurs, les courses, les mille soucis auront épuisé cette activité, il ira demander le repos, la paix et ces dernières jouissances tranquilles dont la vieillesse a soif, à ces solitudes immenses et animées de mille harmonies. Il me semble que ses cendres goûteront mieux l'éternel repos, si sa tombe se creuse et si son tombeau s'élève sur cette langue de terre qui s'avance vers le soleil dans le petit Nomingue. La vague, poussée par la bise venue du sommet des montagnes, roulera sur cette plage ; son murmure ne troublera point son dernier sommeil, mais résonnera doucement à son oreille et réjouira son ombre. Le colon passant se découvrira avec respect devant la tombe de celui qu'il appelait son ami, son protecteur ; il saluera par une prière cette croix, signe d'espérance immortelle ; le Sauvage, la montrant à ses enfants, redira la légende de l'intrépide missionnaire, et le voyageur, attiré par les beautés de cette grande nature, s'inclinera devant le tombeau du grand citoyen, du grand patriote. Il retournera meilleur, plus dévoué à sa patrie ; il aura appris ce que peut un homme dominé par une idée qu'il veut mettre à exécution.

* *

J'avais l'intention et le désir de vous parler au long de la visite de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque Bourget à Ste-Thérèse. Mais par sa négligence ordinaire le chroniqueur des *Annales* s'est laissé prévenir. Toutefois, c'est peut-être une manie chez lui, il tient à dire son mot. Pour que je n'empiète pas sur le terrain d'autrui, je laisse le présent, je remonte le cours des âges et je vous ramène dix ans en arrière. Le grand évêque de Montréal, le Pontife vénéré et aimé, couronné de toutes les splendeurs d'une administration longue et glorieuse, allait atteindre le cinquantième anniversaire de son

ord
tout
jubi
d'ar
étai
Ste-
d'or
d'an
répé
trer
dut
l'alle
était
seign
Alor
cher
enco
sémi
siasn
la P
trent
et de
Ces v
Sa
vaier
où ils
fois,
vieill
sainte
dù lo
posait
ces bo
vieill
disait
(il pa
corps,
tombe
qui, je
Monse
est vra

ordination sacerdotale. Toutes les classes de la société, toutes les conditions, tous les âges se préparaient à ce jubilé solennel ; les hymnes d'actions de grâces, d'amour, de reconnaissance étaient composées, l'alleluia était sur toutes les lèvres. Mgr Bourget devait visiter Ste-Thérèse, et Ste-Thérèse devait commencer les noces d'or, donner le signal à cette explosion de sentiments d'amour, de joie, entonner ce cantique glorieux qui, répété par tous les échos du diocèse, devait se concentrer en la métropole dans un concert harmonieux qui dut réjouir le cœur du père à la vue de ses enfants dans l'allégresse. C'était le 7 septembre 1872 ; la journée était brillante de soleil, les figures de bonheur ; Monseigneur arrivait précédé et suivi d'une foule énorme. Alors, comme aujourd'hui, la maladie semblait s'attacher à détruire ce corps qu'animait une âme plus forte encore. Quelle jubilation ! A l'église, au couvent, au séminaire, les démonstrations se succèdent, l'enthousiasme grandit. Que de vœux furent formés pour que la Providence conservât longtemps celui qui depuis trente-cinq ans gouvernait avec tant de sagesse, de force et de douceur cette partie de l'Église, confiée à ses soins ! Ces vœux ont été exaucés, au moins en partie.

Sa Grandeur fit une ordination. Deux diacres recevaient l'ordre de la prêtrise. En approchant de l'autel, où ils devaient monter, le lendemain, pour la première fois, que ces lévites paraissaient jeunes en face du noble vieillard qui depuis cinquante années offrait la victime sainte ! Dans l'ordre naturel, il semble qu'ils auraient dû longtemps survivre au noble vieillard qui leur imposait les mains. Cependant MM. Joubert et Cordier, ces bons amis, ces saints lévites, ne sont plus, et l'illustre vieillard pourra prier sur leur tombeau, lui qui nous disait alors avec un accent de pieuse mélancolie : « Là, (il parlait de la nouvelle cathédrale), là reposera mon corps, et vos larmes et vos soupirs tomberont sur ma tombe et me porteront bonheur ; ils réjouiront mon âme qui, je l'espère, sera un jour au ciel ». Il y a dix ans, Monseigneur venait à nous, fatigué par la maladie, il est vrai, mais plein d'espérances. Tout semblait réussir,

tout paraissait sourire à ses entreprises. Son évêché était prospère, la cathédrale s'élevait sur ses vastes assises et annonçait le temple grandiose qui devait dominer la ville. Tout le monde s'empressait d'apporter son obole et de contribuer à l'érection de ce monument de la foi. Depuis, les choses ont bien changé. La mort a respecté ce saint vieillard, mais les peines et les souffrances ont abreuvé son âme, et la seule auréole qui manquait à son front, l'auréole du malheur est venue s'ajouter à sa couronne de cheveux blancs. C'est pour relever de la ruine ces entreprises chères à son cœur, que, dix ans après, Monseigneur Bourget nous revient. Il s'est redressé dans sa vieillesse, il s'est arraché à sa couche de douleurs et s'est remis à l'œuvre. Il parcourt encore une fois ce diocèse de Montréal, mais c'est en tendant la main. Les enfants, après dix ans d'absence, sont ivres de bonheur en voyant le père aimé, ils sont éblouis en présence de cette majesté. Ils pleurent de joie en voyant cette douce figure et, sensibles au malheur du père, ils se hâtent de remplir cette main qui répand sur eux la bénédiction. Cette bénédiction leur portera bonheur, ils en ont la ferme conviction, tant de fois ils en ont fait la douce expérience.

Mais je m'aperçois que depuis un instant j'ai vieilli de dix ans et que de 1872 je suis tombé à 1884. Pardon, que cette dernière phrase, que je n'ai point le courage de retrancher, serve de transition au chapitre suivant.

SIM.

Visite de Mgr Ig. Bourget à Ste-Thérèse.

AU SÉMINAIRE.

Nous l'avons revu dans nos murs qui gardaient fidèlement son souvenir, ce pontife vénérable, ce père des anciens jours, ce pasteur tant aimé, ce second fondateur. Il a vieilli, mais sa vieillesse est verte et vigoureuse, sa mémoire toujours fraîche, son esprit toujours jeune. Les souffrances et les ans ont pu alourdir ses pas, mais sa démarche est restée imposante, son main-

rien respire toujours la noblesse, la dignité et la grandeur. Comme autrefois, la mansuétude est peinte sur sa figure, la bienveillance reluit dans son regard; il paraît sourire à ses enfants. Sa parole douce, sonore et pathétique sait encore trouver le chemin des cœurs, et en faire vibrer les fibres les plus intimes. Sous sa couronne d'années et de cheveux blancs, plus que jamais, le noble vieillard nous est apparu rayonnant d'une auréole de vertu et de mérite.

Mgr Bourget, accompagné de M. I. Gravel, *président du comité de secours pour les finances de l'évêché*, arrivait à Ste-Thérèse le 6 mars, le dimanche après vêpres; il n'en partit que le mardi suivant. Il voulut bien passer deux jours avec nous, deux jours de joie douce, de bonheur tranquille, une vraie fête de famille. Le bon père généralement présidait à nos réunions, alimentait à propos la conversation, la nourrissait de souvenirs d'autrefois, de saillies heureuses; il savait trouver un mot agréable pour tous, surtout il paraissait aimer à rappeler les rapports qu'il eut, il y a trente, quarante et soixante et dix ans, avec nos premiers fondateurs. "J'ai bien connu, disait-il, M. Ducharme, dès 1811, alors qu'il était notre régent au Séminaire de Québec; les élèves savaient apprécier ses bons procédés, sa piété nous édifiait, sa voix puissante faisait l'ornement des grandes fêtes à la cathédrale; déjà il avait une parole forte, persuasive, éloquente. Les messieurs du séminaire l'auraient gardé volontiers pour l'œuvre de l'éducation où il réussissait à merveille, si Mgr Plessis n'en avait eu absolument besoin pour les fonctions du ministère.—J'ai bien connu aussi M. Duquet, rarement ai-je rencontré un esprit aussi ferme, aussi solide et aussi droit; il possédait les talents les plus divers." Et il ajoutait à plusieurs reprises : *Je les ai beaucoup aimés, beaucoup aimés.*

L'affection appelle l'affection, la charité attire suavement, la sainteté inspire la confiance. Un des traits caractéristiques du séjour de Monseigneur de Martianapolis au milieu de nous, c'est l'affluence des malades qui ne cessaient de se présenter au parloir, pour rece-

voir sa bénédiction, baiser sa main, entendre une parole de sa bouche, espérant tous obtenir, par l'intercession de sa prière, la guérison de leurs maux, le soulagement à leurs souffrances, ou du moins un accroissement de patience et de résignation. L'évêque se prêtait volontiers aux fatigues de ces nombreuses visites, recevant ces pauvres affligés avec une bonté toute paternelle. Dans cette entrevue, que se passait-il ? chacun en sortait heureux et content. Nous nous rappelions avec attendrissement ce que les livres saints racontent du Sauveur : à peine était-il arrivé dans une bourgade de la Judée qu'on lui apportait de toutes parts les malades et les infirmes ; et il s'échappait de sa personne une vertu qui les guérissait tous, *quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes* (Luc, 6, 19).

Le lundi, 7 mars, se trouvait être la fête de saint Thomas. Monseigneur, à la chapelle du collège, dit la messe de communauté. L'autel brillait de lumière et de fleurs, l'orgue résonnait, le grand chœur faisait entendre ses plus beaux cantiques ; le saint vieillard nous apparaissait comme un patriarche d'un autre âge, comme un père des premiers siècles, sur l'autel du sacrifice, en colloque avec son Dieu ; nous respirions comme une atmosphère de prière et de piété. Jamais élèves et professeurs n'auraient pu désirer une réunion de circonstances plus favorables pour célébrer avec amour et entrain les gloires du patron des hautes études philosophiques.

Plusieurs membres du clergé nous ont fait le plaisir de venir rencontrer ici Monseigneur l'archevêque. Ce sont MM. J. Perrault, V. F., ancien curé ; S. Tassé, curé de Ste-Scholastique ; L. J. Guyon, curé de St-Eustache ; J. Chevigny, curé de la Pointe-Claire ; E. Graton, curé de St-Henri de Mascouche ; S. Théberge, curé de St-Augustin ; J. Primeau, curé de Boucherville ; T. Soly, du Séminaire de St-Hyacinthe ; A. Labelle, curé de St-Jérôme ; E. Demers, curé de Ste-Anne-des-Plaines ; L. J. Piché, curé de Terrebonne ; F. X. Goffroy, curé de Ste-Sophie ; J. O. Godin, professeur à l'École Normale Jacques-Cartier ; H. Corbeil,

curé de St-Calixte de Beauport ; B. Rioux, curé de Ste-Monique ; P. P. Beaudet, curé de St-Laurent ; J. H. Paré, chapelain des RR. Sœurs Marianites de Ste-Croix ; S. Lonergan, Ste-Brigide de Montréal ; T. H. Kavanagh, chapelain des RR. Sœurs de la Providence ; N. Lemoyne, vicaire à Ste-Brigide ; M. Denoncourt, vicaire à Ste-Scholastique.

A LA PAROISSE.

Lundi, à 10h. a.m., une foule nombreuse se pressait dans l'enceinte de l'église paroissiale. Les citoyens de Ste-Thérèse étaient heureux de revoir le prélat qui pendant tant d'années a été pour eux comme la personnification vivante de la grandeur épiscopale ; ils voulaient entendre encore une fois cette voix qui si souvent les avait instruits, touchés et consolés. Les vieillards venaient s'incliner sous cette main qui avait béni leur enfance, fortifié leur jeunesse, dirigé leur âge mûr ; et les enfants, avec admiration, voulaient contempler celui dont ils ont entendu parler dans leur famille en termes si magnifiques, pour en conserver un immortel souvenir.

Lorsque le noble prélat parut avec dignité, revêtu de ses habits pontificaux, un long frémissement parcourut l'assemblée, tous se levèrent spontanément ; les figures étaient émues, et les regards curieux semblaient ne pouvoir se rassasier. Un trône avait été élevé à l'entrée du chœur, Monseigneur y prit place ayant à ses côtés M. le Supérieur et M. J. Graton, curé de St-Henri de Mascouche. M. J. B. Proulx, après avoir lu une lettre circulaire de Monseigneur de Martianopolis, ajouta quelques remarques inspirées par la circonstance, insistant surtout sur le grand nombre d'œuvres et de fondations charitables qui avaient rempli la carrière administrative de Mgr Bourget. M. P. Germain, maire du village, lut à Sa Grandeur une adresse où il lui exprimait le bonheur que ressentaient les paroissiens de Ste-Thérèse de sa présence au milieu d'eux, l'empressement qu'ils avaient voulu mettre à répondre à son appel, et leurs remerciements les plus sincères pour les

services nombreux qu'ils avaient, dans le passé, reçus de sa bienveillance épiscopale. Puis les trois marguilliers de l'œuvre présentèrent l'offrande de la Fabrique, le maire du village et le maire de la paroisse, celle des citoyens. Monseigneur répondit à peu près en ces termes :

“ Après une si belle et si touchante allocution, après ces paroles si pathétiques sur la charité qui viennent de tomber du haut de cette chaire, dans une fête aussi splendide et aussi solennelle, vos cœurs doivent être pleinement satisfaits ; le mien est rempli de consolation et d'allégresse, j'éprouve en ce moment un véritable bonheur de me trouver au milieu de vous. J'ai toujours estimé cette paroisse, j'ai toujours aimé ses bons habitants : ils se sont montrés, en toutes circonstances, si généreux, si dociles, si obéissants envers ces pasteurs bien-aimés d'autrefois, qui ne sont plus, mais dont la mémoire est restée vivace au sein de toutes les familles.

“ Je les ai connus ces pasteurs dévoués, j'ai eu avec eux des rapports fréquents et même particuliers ; je puis aujourd'hui vous assurer qu'ils ont été vos plus sincères bienfaiteurs ; jamais ils n'ont cessé un seul instant de travailler pour votre bonheur. Au prix de maints sacrifices, ils ont élevé cette admirable institution, ce beau collège qui fait la gloire de votre paroisse. J'ai été heureux, dans le temps, de prêter main-forte à ces apôtres pleins de zèle, de m'associer autant qu'il m'a été possible aux saintes œuvres qui se faisaient par les soins vigilants et les généreux efforts de ces hommes infatigables ; je m'honorais de pouvoir être leur humble coopérateur, j'ai étendu la protection de l'épiscopat sur ces enfants qui se montraient si soumis, qui savaient recevoir avec tant de respect les conseils de leur premier supérieur. Je le répète, vous avez été l'objet de leur tendresse continue et de leur constante sollicitude.

“ Nous sommes aujourd'hui sur la tombe de ces pasteurs qui reposent en paix sous les voûtes souterraines de ce sanctuaire. Du fond de leurs tombeaux il

“
 “ j
 “ s
 “ c
 “ r
 “ p
 “ a
 “ d
 “ a
 “ d
 “ ri
 “ ri
 “ te
 “
 “ rc
 “ ré
 “ jo
 “ ce
 “ la
 “ ve
 “ he
 “ bc
 “ ce
 “ ce
 “ Di
 Pu
 roiss
 de M
 franc
 béné
 mes,
 part i
 courc
 né pa

 A t
 nauté
 ter à :
 lande

“ s’élève une voix éloquente qui vous presse de tous
 “ jours suivre leurs conseils et de marcher fidèlement
 “ sur les traces qu’ils vous ont laissées. Vous venez
 “ de prouver que vous n’êtes pas sourds à leur voix, en
 “ répondant avec une telle générosité à l’appel de votre
 “ pasteur actuel, lorsqu’il vous a invités à venir en aide
 “ aux embarras pécuniaires de l’évêché. Je me réjouis
 “ de rencontrer des cœurs aussi charitables. Que Dieu
 “ accepte avec bienveillance l’offrande que vous venez
 “ de me remettre ; je prie la bienheureuse Vierge Ma-
 “ rie, saint Joseph et votre grande patronne, sainte Thé-
 “ rèse, de vous accorder en retour leur puissante pro-
 “ tection.

“ Je termine en faisant des vœux pour que cette pa-
 “ roisse soit toujours un modèle de charité. Que Dieu
 “ répande dans vos cœurs cette vertu céleste ; que tou-
 “ jours parmi vous les pauvres soient assistés ; que
 “ ceux qui souffrent reçoivent de vos mains le secours,
 “ la consolation et la joie ; que toutes les misères trou-
 “ vent chez vous un prompt soulagement ; et le bon-
 “ heur règnera dans vos familles, vos enfants seront
 “ bons et pieux, vos affaires prospéreront. Oui, que
 “ cette paroisse prospère, que ce couvent prospère, que
 “ ce collège prospère et grandisse toujours ! Gloire à
 “ Dieu, à Marie et à saint Joseph !”

Puis M. le Supérieur, les prêtres du collège, les pa-
 roissiens, à tour de rôle, vinrent s’agenouiller aux pieds
 de Monseigneur pour déposer entre ses mains une of-
 frande *spéciale*, afin de recevoir de Sa Grandeur une
 bénédiction *spéciale*. Presque toute la paroisse, hom-
 mes, femmes, enfants, vieillards, voulut prendre
 part à cette touchante cérémonie. Enfin l’exercice fut
 couronné par la bénédiction du Saint Sacrement, don-
 né par Monseigneur lui-même.

CHEZ LES ÉLÈVES.

A trois heures et demie de l’après-midi, la commu-
 nauté se réunissait dans la salle des grands pour présen-
 ter à son tour ses hommages à Monseigneur. Des guir-
 landes de verdure couraient autour de la salle, de s’fais-

ceux de drapeaux étaient disposés le long des murs. Au fond, s'élevait un trône dont les tentures se déployaient entre deux figures vénérées, les bustes de Pie IX et de Mgr Bourget; au-dessus du trône, encadrant l'écusson du diocèse, se lisait l'inscription : *Amour, honneur, reconnaissance au second Fondateur.*

Monseigneur fait son entrée au son de la fanfare et au bruit d'applaudissements prolongés. Aussitôt que Sa Grandeur a pris place sur le fauteuil qui lui a été préparé, et que les messieurs du clergé se sont assis à ses côtés, le grand chœur entonne ce chant de bienvenue :

Salut, pontife vénérable
Dont l'air impose de grandeur ;
Salut, Père dont l'œil affable
Pour nous rayonne de douceur.
Honneur à toi ! bras tutélaire
Qui dirigea le fondateur ;
Toujours de notre séminaire
Tu fus l'ami, le protecteur.

Amis, chantons à perdre haleine
Ses vertus, son nom glorieux ;
Que l'écho, là-bas, dans la plaine,
Répète nos accents joyeux.

Sa main bénit nos jeunes têtes ;
Il nous apporte la gaieté,
Et la plus belle de nos fêtes
Est un présent de sa bonté.

De ses lèvres apostoliques
Coulent des paroles de miel,
Douce, vibrantes, pathétiques,
Qui paraissent tomber du ciel.

Le malheur frappe sa vieillesse
De coups imprévus, douloureux ;
Venez soulager sa tristesse,
Amis, par vos dons généreux.

Salut, pontife vénérable
Dont l'air impose de grandeur ;
Salut, Père dont l'œil affable
Pour nous rayonne de douceur.

Honneur à toi ! bras tutélaire
 Qui dirigea le fondateur ;
 Toujours de notre séminaire
 Tu fus l'ami, le protecteur.

Le chant terminé, M. le Supérieur lut à Monseigneur l'adresse suivante, en lui remettant l'offrande du Séminaire :

*A Sa Grandeur Monseigneur Ig. Bourget, Archevêque de
 Martianopolis.*

Monseigneur,

J'ai à peine besoin de vous exprimer le sentiment qui se reflète sur toutes les figures comme il remplit tous les cœurs. Nous ne songeons plus en ce moment aux circonstances malheureuses qui vous ont arraché au repos de votre retraite. Nous sommes tout entiers à la joie de vous revoir. Il fait bon, en effet, de retrouver la présence, le regard, la voix d'un père, après en avoir été privé ; et cette fête est d'autant plus douce qu'elle a été plus longtemps attendue. Il fait bon, aussi, d'avoir sous les yeux ce spectacle, qu'une âme forte est toujours maîtresse du corps qu'elle anime, et que la vieillesse n'a point de langueurs ni de souffrances dont ne saurait triompher le dévouement de la charité.

Le Séminaire de Ste-Thérèse se fait un bonheur comme un devoir de répondre à l'appel de Votre Grandeur ; et il apporte à l'œuvre commune sa part de zèle et de sacrifice. Nous l'ussions désirée plus considérable ; mais si petite qu'elle soit, nous savons qu'elle paraîtra assez grande encore, venant d'un bon cœur, *corde magno et animo volenti*, et d'une main qui offre tout ce qu'elle peut donner.

Toutefois, je tiens à le dire, si notre modeste offrande donne la mesure de nos ressources, elle ne donne pas celle de notre reconnaissance. Près de quarante années nous séparent du jour où vous présidiez, Monseigneur, à l'inauguration de ce séminaire. Ce qui était humble et petit alors, est devenu grand ; et nous sommes nous-mêmes les témoins, les heureux témoins de cet accroissement. Mais dans la joie que nous éprouvons de voir les proportions actuelles et d'entrevoir pour l'avenir le couronnement de l'édifice, nous ne pouvons oublier quelle main en a posé les bases avec l'aide de Dieu et le concours du fondateur. Aussi nous la vénérons, nous la bénissons, cette main pieuse qui a consacré à l'Église l'institution naissante de M. Ducharme ; cette main prudente qui l'a dirigée dans son premier essor ; cette main ferme qui l'a soutenue et sauvée peut-être à l'époque la plus critique de son existence. Nos désirs et nos vœux pour ce pontife bien-aimé seraient qu'il pût échapper aux vicissitudes

de la vie humaine ; mais nous avons du moins cette assurance, que sa mémoire nous restera, toujours honorée, toujours chérie dans cette maison, comme celle d'un second fondateur.

C'est à ce titre, Monseigneur, que vous daignerez bénir encore ce Séminaire, et cette bénédiction lui sera dans l'avenir, comme elle le fut dans le passé, le gage d'une fécondité toujours croissante pour l'honneur de Dieu et de la sainte Eglise.

Avec les vœux que nous formons, de bonheur pour vous, Monseigneur, et de succès pour la grande œuvre que vous avez entreprise, agréez l'hommage de notre vénération constante et de notre filial dévouement.

LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE.

Immédiatement après M. le Supérieur, M. Ferd. Charbonneau, président de l'Académie St-Charles, au nom des élèves, lut l'adresse qui suit :

Monseigneur,

La génération actuelle des élèves de ce séminaire n'a pas eu, avant aujourd'hui, le bonheur de vous posséder au milieu d'elle, dans l'enceinte de ces murs ; cependant votre nom ne lui est pas inconnu. Qui n'a entendu parler de Mgr Bourget, de sa longue et glorieuse administration ? Qui, dans ce diocèse, peut ignorer les grandes œuvres et les nombreuses fondations qui ont été, depuis bientôt cinquante ans, entreprises et conduites à bonne fin sous le souffle de la foi, de la charité et du zèle pour la gloire de Dieu ? Qui n'a lu ces lettres admirables, suaves de piété, de douceur et d'onction que, en chaque circonstance solennelle, le bon père adressait à ses enfants ? Qui n'a entendu, dans sa famille, le récit de ses visites pastorales, véritables triomphes de l'amour et de l'enthousiasme, qui mettaient en émoi une population toute entière ? Nous sommes donc heureux en ce moment, Monseigneur, de nous presser autour de votre personne sacrée, de pouvoir recueillir les paroles paternelles qui tombent de vos lèvres, de contempler cette figure si douce, ce regard bienveillant, ce front auguste, rayonnant d'une auréole de mérite, et d'une couronne de cheveux blancs. Ce jour comptera parmi nos plus beaux souvenirs de collège ; et plus tard, quand nous lirons dans les pages de l'histoire quelle large part vous avez prise dans le mouvement religieux de notre pays, nous serons fiers de pouvoir dire : ce noble vieillard, cet illustre prélat, nous l'avons vu aux jours de notre jeunesse, nous l'avons connu, il nous a parlé, il nous a bénis.

Jésus passait en faisant le bien. Votre passage dans cette

maison, Monseigneur, portera pour nous des fruits de bénédiction. Outre la vénération profonde que produit en nos cœurs la grandeur épiscopale qui nous apparaît sous des dehors si dignes, si-nobles et si bienveillants, outre l'enseignement salutaire que le spectacle d'une vie si bien remplie nous donne sur le prix que nous devons faire du temps, votre démarche actuelle, Monseigneur, nous prêche la charité, le dévouement et le travail : *le travail*, car, méprisant les défaillances de l'âge et les douleurs d'une cruelle maladie, au cœur même de l'hiver, vous n'avez pas craint d'entreprendre de nombreux et pénibles voyages ; *le dévouement*, ce n'est pas pour vous que vous allez de paroisse en paroisse tendre une main suppliante, vous vous sacrifiez à une œuvre qui intéresse le bien et la gloire de la religion ; *la charité*, en effet, il n'y a que l'amour qui puisse ainsi soutenir l'âge et la faiblesse, cet amour qui est plus fort que la mort. — O confrères, instruisons-nous à la lumière de tels exemples, et sachons profiter de ces leçons sublimes d'héroïsme et de sacrifice.

Monseigneur, dans un instant nous tomberons à vos genoux ; la main levée au-dessus de nos têtes, vous appellerez sur nous les bénédictions d'en haut. Puissions-nous, par l'influence de votre prière, obtenir l'accroissement de ces vertus que vous avez tant aimées, et dont votre vie nous offre un si beau modèle : *la tendre piété* qui adoucit les amertumes de la vie et répand autour d'elle un parfum de bonheur et de contentement ; *la charité ardente* qui dilate le cœur et voudrait apporter un remède à tous les maux dont souffre la triste humanité ; *la confiance en la providence divine*, qui ne doute jamais du succès lorsqu'il s'agit d'une œuvre entreprise pour la plus grande gloire de Dieu ; *le zèle infatigable* qui se sacrifie et s'immole pour le salut de ses frères ; *le courage indomptable* qui ne compte jamais avec les obstacles et affronte sans sourciller toutes les tempêtes soulevées par les passions humaines.

Enfin, Monseigneur, nous n'oublions pas que la Providence nous a conduits, comme par la main, dans une maison que vous avez érigée vous-même en petit séminaire diocésain pour en faire une pépinière d'où sortiraient les lévites du Seigneur et les futurs ministres des autels. Puisse votre bénédiction développer en bien des cœurs *le germe de la vocation ecclésiastique, le dévouement du sacrifice religieux et l'héroïsme apostolique du missionnaire* ; puisse-t-elle en général enraciner chez nous tous ce profond esprit chrétien qui fait, dans les différents états de la société, le citoyen utile, le patriote sincère et le véritable enfant de l'Église !

Avec notre modique offrande, veuillez recevoir, Monseigneur, l'expression de nos hommages et de notre vénération, ainsi que l'assurance de notre dévouement filial.

Monseigneur répondit à ces deux adresses dans les termes suivants ; nous sommes heureux de pouvoir donner cette réponse textuellement, grâce aux soins de nos sténographes :

“ Monsieur le Supérieur, mes enfants, et vous tous qui vous êtes consacrés à la conduite et à la direction du petit Séminaire de Ste-Thérèse :

“ Je suis heureux d’entendre et de voir tout ce que j’entends et tout ce que je vois. En ce jour, je me reporte aux années anciennes, et c’est un bonheur pour moi de faire la comparaison du présent avec le passé, d’exprimer mon admiration sur la conduite qu’a tenue la Providence envers cette maison, et de constater combien ce petit Séminaire a grandi et prospéré.

“ J’ai vu naître ce petit Séminaire, j’étais encore jeune évêque ; et je suis bien aise de dire que les fondateurs et moi avons vécu, avons avancé dans la vie, avons vieilli ensemble. Ensemble nous nous sommes concertés pour trouver les moyens les plus propres à faire arriver cette institution à une solide et véritable prospérité. Il était tout naturel qu’à la vue de ces petits commencements, nous dissions alors ces paroles de l’Ecriture : “ *nolite timere, pusillus grex, ne craignez pas, petit troupeau,* ” et cela, tout en lui donnant notre bénédiction, tout en souhaitant de voir le succès couronner l’entreprise. Nous voyons aujourd’hui cette bénédiction réalisée, ces vœux accomplis ; ce collège est rempli d’une jeunesse nombreuse, et à la tête de l’établissement se trouvent des directeurs zélés et dévoués.

“ Si je considère le passé, si je regarde le présent, si je prévois le futur, tout dans mon âme me porte à concevoir de grandes espérances pour l’avenir réservé au séminaire de Ste-Thérèse. Qu’il soit béni, le Seigneur, qui a bien voulu se servir de moi, faible instrument, pour seconder ses desseins, et fonder une œuvre qui promet tant pour la religion et la patrie !

“ Je voyais dans cette institution nouvelle des hommes vaillants, dévoués, qui m’offraient leurs services, dans un temps où le clergé était peu nombreux ; je les voyais à l’œuvre pour donner des pasteurs à l’Eglise de Jésus-Christ. J’aurais été bien maladroit, si je n’avais pas accepté de bon cœur leurs services, si je n’avais pas béni leurs travaux, si je ne les avais pas soutenus et encouragés, si je n’avais pas affronté avec eux les dangers et les périls qu’ils ont rencontrés sous leurs pas. En entrant dans l’intérieur de mon âme, j’ai plus d’un reproche à m’adresser, je comprends que je n’ai pas fait tout ce que j’aurais pu faire, tout ce que j’aurais dû faire pour l’avancement de cette maison. En sorte que ce n’est pas à moi qu’est due la gloire de cet établissement ; elle appartient à Dieu, à l’auguste Vierge Marie, au patron de ce séminaire, saint Charles, et au dévouement de ceux qui se sont consacrés à élever une jeunesse ardente, la préparant à entrer dans la milice du Seigneur.

“ Je porte bien haut mes espérances pour l’avenir de ce collège. Dieu l’ayant déjà béni avec tant d’amour, voudra bien continuer à le protéger ; je n’en doute pas, fidèle à sa mission, il doit avoir un succès toujours croissant. Nous traversons des temps orageux ; nous avons besoin d’hommes dévoués aux intérêts de la religion, d’une jeunesse vaillante, bien élevée, courageuse et disposée à correspondre aux intentions de la volonté divine. L’Eglise de Jésus-Christ est en grande souffrance ; nous aussi, dans ce pays, nous devons nous attendre à avoir notre part des amertumes qui abreuvent le chef suprême de l’Eglise et l’Eglise tout entière. Mais le divin Fondateur ne manquera pas de venir à son secours ; et, pour un, ce collège produira des hommes qui seront toujours prêts à lutter et à combattre les grands combats.

“ Je le répète, cet établissement qui s’est développé si prodigieusement, à bien considérer les choses, n’est pas mon œuvre, mais l’œuvre de Dieu, qui

“ connaît les besoins de son Eglise dans les temps à
 “ venir. Certes, si j’ai fait quelque chose, c’est parce
 “ que je m’y suis senti porté, sans savoir ni pourquoi
 “ ni comment. A présent que je vois les faits ac-
 “ complis, je comprends que Dieu avait des vues par-
 “ ticulières et qu’il s’est servi de moi comme d’un ins-
 “ trument faible et inutile, afin de faire reconnaître
 “ plus visiblement l’action de son doigt divin. Au-
 “ jourd’hui, nous devons bénir la divine Provi-
 “ dence qui, pour accomplir de si grands desseins, se
 “ sert de moyens si impropres. En effet, comme Dieu
 “ est tout-puissant, il a voulu triompher, malgré la
 “ faiblesse et l’indignité, afin que tout dans cette œuvre
 “ pût tourner à sa plus grande gloire.

“ Maintenant, j’ai un mot à dire à ces bons enfants
 “ qui ont bien voulu contribuer à la grande œuvre de
 “ l’évêché. Je les remercie de tout mon cœur, comme
 “ je remercie les messieurs du Séminaire, de la con-
 “ tribution qu’ils viennent de déposer entre mes mains.
 “ Je connais les écoliers; je sais qu’ils n’ont pas de
 “ grands moyens à leur disposition. Ils ont un grand
 “ cœur, ils ont de la bonne volonté; ils donneraient
 “ beaucoup, mais leurs bourses sont moins grandes
 “ que leur cœur. Je vois votre bon vouloir peint sur
 “ vos figures, je le vois dans votre offrande; je la reçois
 “ en vous bénissant et en priant Dieu de vous la ren-
 “ dre au centuple.

“ Pendant que nous sommes assemblés et qu’il est
 “ question d’un service important à rendre au diocèse,
 “ permettez-moi d’ajouter une réflexion. A l’heure
 “ qu’il est, pour secourir l’évêché, qui se trouve dans
 “ une position bien pénible, vous ne pouvez apporter
 “ beaucoup par vos modestes offrandes, quoiqu’elles
 “ soient cependant bien acceptables. Mais la pensée qui
 “ me pénètre en considérant tout ce qui s’est fait à
 “ Ste-Thérèse, en vous voyant à l’œuvre, mes bons en-
 “ fants, c’est que le diocèse peut attendre de cet éta-
 “ blissement, un secours bien puissant, secours qui vaut
 “ mieux que l’or et l’argent. Ce séminaire doit être une
 “ mine inépuisable qu’il faut exploiter à l’honneur de

“ Dieu et à l'avantage de la religion. La bonne vo-
 “ lonté avec laquelle vous travaillez à progresser dans
 “ la science et la piété, vous conduira, si Dieu vous y
 “ appelle, à la sainte milice du sacerdoce, et dans cette
 “ carrière, vous vous rendrez utiles à l'Eglise. Voilà
 “ mon souhait, voilà mon espérance.

“ Aujourd'hui, on célèbre dans le monde entier la
 “ fête de saint Thomas, patron des écoles catholiques.
 “ Ce grand saint, illustre par sa science et sa vertu, est
 “ l'objet d'une prédilection particulière de la part du
 “ souverain Pontife, qui voudrait le mettre à la tête de
 “ tous les grands établissements d'éducation, et parti-
 “ culièrement des séminaires où l'on travaille à pro-
 “ curer des hommes à l'Eglise en enseignant, avant
 “ tout, la science qui fait les saints. Aimez donc saint
 “ Thomas, honorez-le, imitez-le.

“ A ce propos, je vais vous raconter une petite anec-
 “ dote, une toute courte histoire qui pourra peut-être
 “ vous servir plus tard. Vous me pardonnerez bien
 “ si je rapporte une vieille légende ; je suis vieux et,
 “ comme tous les vieillards, j'aime à parler des vieilles
 “ choses.”

“ A une certaine époque, il y avait dans un collège
 “ un bon enfant qui travaillait beaucoup. Mais Dieu
 “ ne l'avait pas doué de grands talents ; aussi ne réus-
 “ sissait-il guère. Enfin, après bien des efforts inu-
 “ tiles, il prit le parti de *désert*er. “ Chez nous, se di-
 “ sait-il, au moins je serai utile à mon père, ici je ne
 “ suis bon à rien. Déjà il a franchi le seuil de la porte
 “ et il est arrivé dans la cour du collège, lorsqu'il voit
 “ venir à sa rencontre quatre dames richement vêtues.
 “ Pourquoi, mon enfant, quittez-vous votre collège, dit
 “ l'une d'entre elles, et retournez-vous dans le monde ?
 “ — J'ai si peu de talents, répond le jeune homme, il
 “ est inutile pour moi d'étudier, je ne puis rien com-
 “ prendre.—Alors adressez-vous à cette dame qui vient
 “ là-bas, elle peut tout vous accorder.” En effet une
 “ autre dame dont les habits étaient tout brillants d'or
 “ et de pierres précieuses, s'avancait vers eux ; à la

“ majesté de sa démarche, à l'éclat céleste qui l'environnait, il était facile de reconnaître en elle la Reine des anges. Le jeune homme, tout naïvement, lui demanda le don de comprendre. “ Je vous l'accorde, dit la douce Vierge; mais si vous m'aviez demandé davantage, je vous l'aurais de même accordé. Vous désirez la science, vous l'aurez. Retournez à votre collège et ne vous découragez plus.” Sur ce, la vision disparaît. Le lendemain, tout le monde est surpris du changement opéré dans l'intelligence du jeune écolier, hier encore ignorant et obtus, aujourd'hui si vif et si subtil; il comprend tout, les problèmes les plus ardu de la philosophie n'ont plus pour lui de difficultés ni de secrets.

“ Cet écolier extraordinaire, je puis le nommer de suite, c'est Albert le Grand, qui a étonné le monde par la profondeur et l'étendue de ses connaissances, et surtout qui a eu l'honneur d'être le précepteur de notre saint Thomas. Qui ne sait que saint Thomas lui-même, dans sa jeunesse, avait l'esprit lent et lourd? Ses condisciples l'appelaient le *bœuf*. Mais Albert, qui connaissait la vertu de son élève, sa persévérance et sa ténacité au travail, répondit: « oui, c'est un bœuf, mais un bœuf dont les mugissements seront entendus par toute l'Eglise.»

“ Mes enfants, revenons à notre légende. Longtemps Albert fit l'admiration de son siècle; le peuple en foule se pressait autour de sa chaire, et ses sermons produisaient toujours les résultats les plus salutaires. Un jour, dans sa vieillesse, comme il prêchait à Cologne, voyant l'immense auditoire qui était venu l'entendre, il ne put se défendre d'un sentiment de vaine complaisance. Arrivé en chaire, la mémoire lui fait complètement défaut, il ne peut trouver une seule idée, une seule parole. Alors, avec humilité, il raconte à ses auditeurs la pensée de vanité à laquelle il venait de succomber, et l'apparition qu'il avait eue autrefois dans sa jeunesse. La sainte Vierge lui avait dit: “ Je vous donne la science, mais du moment que vous la ferez servir à votre amour-

“ propre, je vous la retirerez.” Albert rentra dans
 “ l’obscurité du cloître, il passa les quelques mois qui
 “ lui restaient à vivre, dans l’exercice de la prière et
 “ dans les pratiques de la mortification, préparant
 “ ainsi sa mort prochaine, qui fut précieuse devant le
 “ Seigneur.

“ Apprenez de là, mes enfants, à ne pas vous enor-
 “ gueillir de vos talents ; apprenez à mettre vos études
 “ sous la protection de Marie. Il pourrait se faire que
 “ vous aussi seriez tentés de vous décourager ; mais
 “ rappelez-vous Albert le Grand qui, par sa prière,
 “ obtint de Marie une science éminente. Croyez que
 “ par la prière, par l’application, par la pratique des
 “ vertus, et surtout de celles qui conviennent à votre
 “ âge, croyez, dis-je, que vous arriverez à votre fin.
 “ Ce séminaire sera pour vous l’école du bienheureux
 “ Thomas et du bienheureux Albert. Thomas sera
 “ votre condisciple, Albert, votre professeur.

“ Mais j’ai été trop long. Vous attendiez de moi,
 “ comme vous l’avez dit dans votre adresse, quelques
 “ paroles, les voici dans toute la sincérité de mon âme.
 “ Gravez-les dans votre cœur pour que toujours vous
 “ soyez de saints enfants, de saints écoliers, des jeunes
 “ gens de bénédiction ; pour que vous puissiez mar-
 “ cher à grands pas dans la pratique de toutes les ver-
 “ tus et aussi dans les sentiers de la science. En effet,
 “ il ne suffit pas d’être saint ; il faut être savant.
 “ Sainte Thérèse, patronne de cette paroisse, recom-
 “ mande instamment la science et désire absolument
 “ que les ministres des autels soient savants. Par con-
 “ séquent, il ne faut pas se contenter d’être bon, dévot,
 “ pieux ; mais il faut aussi entrer dans les vues de l’E-
 “ glise en travaillant à s’avancer dans la science comme
 “ dans la vertu.”

Monseigneur s’apprêtait à partir, lorsque M. Télé-
 phore Lord, élève de philosophie, s’avança au pied du
 trône et lui lut l’ode que voici :

ODE A MGR IG. BOURGET.

D’un long épiscopat déposant le fardeau,
 A son nouveau pasteur il légua ce troupeau,

Objet de toute sa tendresse ;
 Et de nous, dans son cœur, gardant le souvenir,
 Glorieux du passé, sans craindre l'avenir,
 Calme, il reposait sa vieillesse.

Bien souvent, recueilli sous les chênes ombreux,
 On le voyait debout près des flots écumeux
 Evoquant sa longue carrière ;
 Et l'aile de la brise à travers les rameaux
 Nous apportait plaintif, avec le bruit des eaux,
 Le murmure d'une prière.

Tel que l'astré du jour, paisible, radieux,
 Colore en s'inclinant et la terre et les cieux
 D'un reflet de pourpre et d'aurore,
 Plus calme et plus serein que la fin d'un beau jour,
 Sur ses enfants chéris, du fond de son séjour,
 Il versait sa lumière encore.

* *

Fleuve qui fais mugir ton cours blanchi d'écume,
 " Sault " bruyant à travers les brouillards de la brume ;
 Dominant le bruit de tes flots,
 Naguères, une voix a vibré sur ta rive,
 Et portant dans les cœurs une allégresse vive,
 A réveillé partout d'indicibles échos.

Au son de cette voix si tendrement connue
 Un noble enthousiasme enivre l'âme émue
 Et fait vibrer le cœur ;
 Chacun désire entendre et contempler encore
 Cet illustre prélat que tout un peuple honore,
 L'idéal ici-bas d'un père et d'un pasteur.

Ah ! que de souvenirs en notre âme attendrie
 Evoque le passé . . . Sublime rêverie !
 Ces travaux glorieux,
 Ce tendre dévouement, ces nombreux sacrifices,
 Ces temples radieux, ces vastes édifices
 Aux accents de sa voix passent devant nos yeux . . .

* *

Vous souvient-il des jours où l'esprit de l'abîme,
 Par l'abus des liqueurs de feu,
 Semblait se déchaîner pour fomenter le crime
 Et souffler le trouble en tout lieu ?
 Fidèle protecteur de la morale austère,

On le vit se lever menaçant, irrité,
 Mais toujours allier à la douceur d'un père
 Une invincible fermeté.

Vous souvient-il des jours où, pasteur magnanime,
 Pour guider les pas égarés
 D'une faible brebis, par un zèle sublime
 Il fondait des séjours sacrés ?
 Et vous dont le destin a fait la vie amère,
 Enfants abandonnés au bord de vos berceaux,
 Bénissez à jamais ce pontife, ce père
 Qui donne un asile à vos maux !

Vous souvient-il des jours où de fausses doctrines,
 Spectres aux trompeuses clartés,
 Semaient avec l'erreur un germe de ruines
 Sur nos bords surpris, agités ?
 Alors tel qu'un pilote en face d'un orage,
 Perçant de l'avenir les sombres horizons,
 Il voit, frappe l'erreur, dissipe le nuage,
 Et la paix verse ses rayons.

Enfin vous le voyez, en son noble courage,
 De l'hiver bravant le courroux,
 Affronter les labeurs d'un pénible voyage
 Qui le ramène parmi nous.....
 O vents, noirs aquilons, retenez votre haleine,
 Hiver, suspends ton cours et tes froids inconstants ;
 Soleil, devant ses pas, fais reverdir la plaine
 Et renaitre le doux printemps.

* *

Collège, doux séjour, riante solitude,
 Foyer où se nourrit, dans la paix de l'étude,
 L'amour de la patrie et l'amour de l'autel ;
 Bien des ans sont passés sur ta vaste toiture,
 Et toujours dans les flots d'une lumière pure
 Je te vois resplendir comme un phare immortel.

Que d'hommes sont venus se former sous ton ombre !
 Regarde au loin briller ta famille sans nombre ;
 Pendant qu'un des aînés, au sommet de l'honneur,
 Reflète sur son front l'éclat du diadème,
 D'autres vont annoncer la vérité suprême
 Aux peuples endormis dans la nuit de l'erreur.

C'est toi qui sus guider les pas de mon jeune âge ;
 Sept fois j'ai vu l'été te couronner d'ombrage,

La feuille revêtir ton bois mystérieux.
Que de fois du lieu saint écoutant le murmure
J'entendis bourdonner à travers la ramure
Des concerts enchautés qui rappellent les cieux.

Et puis, je méditais en une paix profonde ;
Et comparant ce calme aux orages du monde,
Je rendais grâce au ciel pour un si grand bonheur.
Aujourd'hui, m'unissant à mes amis d'enfance,
J'apporte le tribut de ma reconnaissance
A tes pieds, " *second fondateur.*"

Tu reviens dans ces murs, illustre octogénaire,
Tu viens revoir, bénir encor ce séminaire
Qu'autrefois tu comblas de bienfaits, de faveurs.
Vois ! comme avec transport notre heureuse jeunesse
A longs flots vient t'offrir les vœux de sa tendresse :
A toi, l'hommage de nos cœurs !

* * *

Adieu ! noble vieillard ! puisse la solitude
Te donner ici-bas ce calme qui prélude
A l'infini bonheur acquis par tes bienfaits.
O temps, suspends ton vol ; et respectant sa vie,
Que l'astre des longs jours sur sa tête blanchie
Verse longtemps encor sa lumière et sa paix.

Monseigneur voulut bien reconnaître l'attention du jeune poète par ces gracieuses paroles : " Merci pour " la poésie, plutôt pour la mélodie que vous venez de " nous faire entendre. La poésie est toujours agréable, " elle aime tant à enjoliver les faits ; je suis sensible à " tout ce que vous venez de dire. Certes, j'étais bien " éloigné de croire qu'un jour je serais l'objet d'un " chant lyrique, tant je m'en sens indigne. Vous avez " peut-être exagéré, mais enfin, telle qu'elle est, j'ac- " cepte votre poésie, parce que vous l'offrez de bonne " foi. Que Dieu soit loué ! " — Monseigneur sortit aux sons joyeux de la fanfare, laissant tout le monde sous le charme de ses paroles si pleines de bienveillance, d'humilité et d'ouction.

AU COUVENT.

Mardi, à 7h. du matin, Monseigneur l'archevêque, répondant à l'impatience légitime et aux pieux désirs

des dames religieuses et de leurs élèves, se transporta au couvent pour y dire la messe de communauté ; pendant le saint sacrifice, on nous fit entendre beau chant et belle musique.

Après le déjeuner, Monseigneur, accompagné de M. le Supérieur, de M. I. Gravel et des prêtres du Séminaire, se rendit à la salle de réception ; elle était décorée avec goût, on y lisait sur les murs des inscriptions bien choisies ; mais le plus bel ornement, sans aucun doute, était cette nombreuse jeunesse, florissante, modeste, bien élevée, dont les figures et les regards rayonnaient de joie et de bonheur.

Un chant de circonstance fut exécuté avec beaucoup d'ensemble ; deux adresses bien composées furent lues avec un grand naturel de déclamation ; mais la pièce de résistance fut, sans contredit, un dialogue entre quatre fleurs et une épine qui, à la fin, devaient se réunir et s'entrelacer pour former une couronne à Monseigneur. Ces fleurs parlèrent avec esprit, tact et délicatesse ; puis portant attachée, chacune à leur tige, une pièce en or de vingt dollars, elles vinrent, l'une après l'autre, l'offrir à Sa Grandeur, en lui récitant les petits compliments que nous reproduisons ci-dessous :

L'Épine.

L'épine viendra la première,
Murmurer à ton noble cœur
Le mot de l'enfant à son père :
Que n'est pour moi cette douleur !
O toi, l'ange du diocèse,
Prends au moins nos petits ducats ;
C'est le don de sainte Thérèse,
Cette épine ne blesse pas.

La Violette.

Sous ses feuilles ma violette,
Cache aussi son humble sou d'or ;
Bénis, Monseigneur, la pauvrette,
Souris à son petit trésor.
Accepte, ange du diocèse,
L'aumône du pensionnat ;
Prends au nom de sainte Thérèse
Et bénis ce second ducat.

Le Myosotis.

Le souvenir, sous cette emblème,
 Veut te redire, Monseigneur,
 Ce que tu redisais toi-même :
 “ Que donner est donc un bonheur ” !
 Agrée, ange du diocèse,
 Du myosotis l'humble éclat ;
 Prends, au nom de sainte Thérèse,
 Prends encore un petit ducat.

La Rose.

Quand l'amour n'a plus de parole,
 Il traduit son feu par un don ;
 Voilà pourquoi la rose-oboie,
 Père, dora son aiguillon.
 Bénis, ange du diocèse,
 De ma fleur le tendre incarnat ;
 C'est l'amour de sainte Thérèse
 Qui recouvre notre ducat.

La Marguerite.

Sous sa robe mystérieuse,
 Ma marguerite avec amour
 Dérobe l'offrande pieuse,
 Filial hommage du jour.
 Accepte, ange du diocèse,
 Père aussi bon que grand prélat ;
 Marguerite et sainte Thérèse,
 Ensemble, ont doré ce ducat.

Monseigneur remercia les généreuses donatrices, il les encouragea à bien profiter de leurs années d'éducation sous la conduite de leurs habiles maîtresses ; il se recommanda, lui et son œuvre, aux pieuses prières de l'enfance. “ Ayez bien soin, leur disait-il en terminant, de marcher sur les traces de la Vénérable Marguerite Bourgeoys, votre directrice et votre mère dans cette maison ; et soyez toujours fidèles à écouter les conseils intérieurs de votre glorieuse patronne, la grande sainte Thérèse de Jésus. ” Enfin, il mit le comble à l'allégresse générale en accordant un *très grand congé*.

LE DÉPART.

Monseigneur, avec cette bonté qui rehausse le prix d'une bonne parole, se déclara satisfait des résultats de sa visite à Ste-Thérèse. Les petits ducats du couvent avaient produit \$100.00 ; ceux du collège, \$271.00 ; la fabrique donnait \$800.00 ; et l'offrande des paroissiens s'élevait à \$530.35 ; ce qui fait un total de \$1701.35.

Hélas ! pourquoi faut-il que les beaux jours aient un soir, les fêtes du cœur et de la reconnaissance, une fin. A midi moins le quart, la communauté des élèves était rangée sur deux lignes devant le portique du collège, pour assister au départ de notre hôte distingué. "Adieu, mes enfants ;" tel fut le dernier mot qui résonna avec tristesse à nos oreilles, et qui eut un pénible retentissement au fond de tous les cœurs. "Adieu, mes enfants !"

Oui, adieu ! pontife vénéré, c'est peut-être la dernière fois que nous te revoyons ici-bas ; mais notre souvenir, mais nos prières t'accompagnent ; et, nous le savons, au fond de ta pieuse retraite, tu n'oublieras pas devant Dieu les plus humbles comme les plus aimants de tes enfants. — Adieu ! père bien-aimé ; tu laisses, après toi, notre séminaire embaumé de l'odeur de toutes les vertus, embaumé de piété, d'humilité, de charité, de saints avertissements et de consolantes paroles. — Adieu, et merci ! reçois l'expression de notre gratitude pour les nombreuses faveurs du passé, pour la bienveillance amicale et paternelle de la présente visite. Longtemps ton passage au milieu de nous sera le thème de nos conversations et l'objet de nos plus doux souvenirs. — Adieu ! ou plutôt au revoir ! au revoir là-haut, au séjour du repos et de la récompense !

Puisse le ciel veiller sur des jours si précieux, et accorder le succès le plus complet à cette œuvre de dévouement dont l'infatigable prélat veut bien couronner le soir de sa noble existence !

Petites Nouvelles.

— Le mois de saint Joseph n'est pas passé inaperçu au milieu de nous. Tous les soirs à 6½ h., ont eu lieu à la chapelle de pieux exercices. M. le Supérieur les ouvrit par un sermon sur la confiance que nous devons reposer en ce puissant patron et ce grand patriarche de l'Église universelle ; M. J.-B. Proulx les continua, prenant pour sujet de ses instructions nos pratiques journalières de piété, la prière du matin, la prière du soir, la méditation, la lecture spirituelle, la récitation du chapelet, l'audition de la sainte messe, etc. De son côté M. S. Rouleau a prêché les mêmes exercices à l'église de la paroisse.

— Le 1^{er} mars, mardi gras, a été donnée au public une séance payante au profit de l'œuvre de l'évêché. On y représenta *l'Hôte à Valiquet*, l'essai dramatique que nous publions en supplément à la suite des *Annales*. Les rôles de Valiquet, St-Paul, Labelle et Huot furent remplis par MM. T. Campeau, W. Earley, M. Coupal et H. Deslauriers ; les invités au fricot étaient MM. Sanche, H. Legault, J. Crépeau, C. Pilon, L.-M. Proulx, J. Charbonneau, A. Bertrand et A. Gaboury. MM. H. Legault et J. Grignon répétèrent la scène comique qu'ils avaient jouée au jour de l'an : *Les deux Harpavons*. Le grand chœur chanta *les Chats mélodieux* et *les Batteurs de blé*.

— La connaissance de la sténographie, dans les diverses positions de la société, devient chaque jour d'une utilité de plus en plus pratique. Nous constatons avec plaisir que bon nombre d'élèves la cultivent à leurs heures de loisir, quelques-uns même reçoivent de Paris un journal imprimé en ces caractères hiéroglyphiques, *le Sténographe*. Dernièrement, lors de la visite de Mgr Bourget, quatre mains habiles en cet art ont pu prendre ses discours, au vol, avec beaucoup de fidélité ; ce sont MM. P. Bellehumeur, Eccl., T. Campeau, Eccl., O. Lavergne et C. Pilon.

— Le 17, à la messe, par leurs joyeux cantiques et leurs communions pieuses, les enfants de la noble Ir-

lande célébraient la fête de leur saint patron. Comme ce jour-là se trouvait être un jeudi, le bon saint Patrice nous promit un congé pour le mardi suivant ; et, malgré le dégel, la neige fondue, le mauvais état des cours, il nous tint fidèlement parole. Puisse l'île des Saints, la verte Erin, l'Émeraude des mers, sortir heureusement de ses difficultés présentes ! *Ireland for ever ! Erin go bragh ! !*

— Samedi, 19 mars, fête de saint Joseph, grande messe solennelle, avec diacre et sous-diacre, chantée par M. Joseph Labouffé, prêtre du Séminaire. Le grand-chœur, sous la direction du Rév. A. Sauvé, exécuta la messe harmonisée du second ton. La dévotion, dans le pays, au père nourricier du Sauveur, remonte à l'origine de la colonie. Dès 1624, saint Joseph était choisi comme premier patron de la Nouvelle-France. Depuis, son culte est resté vivace au milieu de nous ; de tous les saints, il n'en est aucun dont le nom soit plus répandu dans les différentes classes de la population ; il n'est guère de famille canadienne qui ne tienne à honneur de compter, au nombre de ses membres, son Joseph.

— Le temps des sucres est arrivé. Nos érables, autour du collège, ont reçu une saignée, et de leurs veines entr'ouvertes, ils distillent goutte à goutte cette eau délicieuse, à la vertu balsamique, d'une admirable fraîcheur, fort amie de la poitrine, qui laisse dans la bouche un petit goût de sucre tout à fait agréable. Vraiment c'est à croire au retour de l'âge d'or prédit par Virgile : *Et duræ quercus sudabunt roscida mella.*

— A l'automne, on jetait les fondations du jeu de paume ; cet hiver le bois de construction en fut taillé ; le printemps voit l'énorme charpente se dresser sur ses pieds ; l'été nous apportera le couronnement de l'édifice, nous en sommes certains, appuyés sur la foi du proverbe : *Qui va petit train, va loin.*

— Que la Minerve veuille bien recevoir nos remerciements pour les remarques bienveillantes qu'elle a eues, chaque mois, à l'adresse de notre petite revue. Ce journal est trop bien fondé dans l'estime public pour

que nous soyons indifférents à l'honneur de sa haute appréciation.

— Le mot de la charade que nous avons publiée dans notre dernier numéro, est *poulin*. Aujourd'hui nous livrons aux recherches et à la perspicacité des amateurs d'énigmes, ce logogriphe :

Qu'on me tranche la queue et je deviens ma mère.
Entier, je suis bonasse et doux ;
L'artiste culinaire
Me fait manger par vous.
Mais en deux coupez-moi, je deviens sanguinaire ;
Et même sans être en courroux,
Par un retour étrange,
Lentement je vous mange.

Places de Semaine.

PHILOSOPHIE.

Physique.—1° S. Corbeil ; 2° A. Godin ; 3° T. Lord ; J. Charbonneau.

RHÉTORIQUE.

Composition française. — 1° E. Grignon ; 2° J. Grignon ; 3° T. Nepveu ; 4° A. Gaboury.

Thème latin. — 1° U. Brulé ; 2° A. Bertrand ; 3° L. Cousineau ; 4° A. Ricard.

Version latine. — 1° J. Grignon ; 2° A. Thérien ; 3° O. Ostiguy ; 4° A. Gaboury, H. Roy.

SECONDE.

Composition française.—1° A. Barrette ; 2° A. Péladeau ; 3° A. Létourneau ; 4° P. Forget.

Amplification latine. — 1° L. Valiquet ; 2° A. Péladeau ; 3° E. David ; 4° A. Beausoleil.

Version latine.—1° A. Péladeau ; 2° L. Valiquet ; 3° A. Beausoleil ; 4° E. David.

TROISIÈME.

Exercice de style.—1° E. Leduc ; 2° A. Rottot ; 3° E. Coursol, T. L'Ecuyer.

H
sol
7
Vac

L
Ostig
V
Fort
L
Fort

M
Mari
Ca
Bouc
Es
V. L

Gé
Page
Ca
Béchi
Mé
Théri

Th
E. La
Th
3° E.
Mé
Chapt

Histoire du Moyen-Age.—1° H. Vachon ; 2° E. Coursol ; 3° T. Jasmin ; 4° A. Rottot.

Thème latin.—1° G. Lanthier ; 2° E. Coursol, H. Vachon ; 4° T. Jasmin, T. L'Ecuyer.

QUATRIÈME.

Langue grecque.—1° J. Casey ; 2° O. Labelle ; 3° E. Ostiguy ; 4° A. Fortier.

Version latine.—1° H. Roy ; 2° R. Brady ; 3° A. Fortier ; 4° A. Jasmin.

Langue anglaise.—1° R. Brady ; 2° J. Dunn ; 3° A. Fortier ; 4° A. Lessard.

CINQUIÈME.

Mémoire.—1° J.-B. Jodoin ; 2° H. Legault ; 3° H. Marien ; 4° G. Langlois.

Calligraphie.—1° H. Marien ; 2° G. Langlois ; 3° A. Bouchard ; 4° J.-B. Jodoin.

Explication latine.—1° J.-B. Jodoin, H. Legault ; 3° V. Lewis ; 4° A. Bouchard.

SIXIÈME (*première division*).

Géographie.—1° C. Poissant ; 2° H. Limoges ; 3° J. Paquette ; 4° W. Proulx.

Calligraphie.—1° E. Gravel ; 2° C. Poissant ; 3° A. Béchar ; 4° Jos. Paquette.

Mémoire.—1° O. Poissant ; 2° C. Poissant ; 3° O. Thérien ; 4° A. Carrières.

SIXIÈME (*seconde division*).

Thème latin.—1° J. Boisseau ; 3° E. Dagenais ; 3° E. Lacroix ; 4° L. Chaput.

Thème français.—1° C. Delorme ; 2° F. Desrivières ; 3° E. Lacroix ; 4° J. Boisseau.

Mémoire.—1° J. Boisseau . 2° E. Dagenais ; 3° L. Chaput ; 4° C. Delorme.

Notes de conduite pour le mois de Mars 1881.

PARFAITEMENT BIEN.

S. Corbeil ; A. Godin ; T. Lord ; E. Meunier ; G. Payette ; O. Rochon ; C. Rochon ; L. Boissonneault ; E. Coursol ; T. L'Écuyer ; C. Leduc ; G. Alary ; R. Brady ; J. Dunn ; A. Lessard ; S. Turcot ; E. Monnette ; J. Chaumont ; P. Hogue ; J.-B. Jodoin ; P. Roch ; C. Kelley ; F. Labonté ; A. Ouimet ; J. Paquette ; A. Préfontaine ; W. Proulx ; O. Simard ; D. Nepveu ; E. Lacroix ; X. Bourque.

TRÈS BIEN.

A. Castonguay ; M. Coupal ; J. Cruse ; J. Sanche ; P. Hafey ; T. Nepveu ; U. Forget ; H. Sanche ; L. J. Valiquette ; G. Lanthier ; A. Martel ; H. Auclair ; J. Casey ; P. McGinniss ; J. Martin ; H. Palin ; H. Schetagne ; A. Aubry ; A. Debien ; A. Filion ; P. Graton ; H. Legault ; J. Ouimet ; H. Béchard ; A. Charbonneau ; L. Desjardins ; A. Moncion ; B. Wilson ; H. Lafleur ; P. Legault.

L'HOTE A VALIQUET

OU

Le Fricot Sinistre.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle à diner, dans la maison de Valiquet. Le repas est fini, et il ne reste plus sur la table que les carafes et les verres.

SCÈNE I.

Valiquet préside ; autour de la table sont rangés Benjamin, Fanfan, Victor, Cyrille, Auguste, Anthime, Philippe, Alphonse, Labelle et Huot.

VICTOR.

(Il chante un couplet, les autres répondent en chœur.)

Dans Paris s'est fait un bal
Composé de jeunes gens

TOUS.

Dans Paris s'es! fait un bal
Composé de jeunes gens.

VICTOR.

La plus jeune de ce bal
Avait quatre-vingt-dix ans.
Ah ! la vieill', la bigre de vieille,
Pensait-elle avoir du bon temps ?

TOUS.

Ah ! la vieill', la bigre de vieille,
Pensait-elle avoir du bon temps ?

VICTOR.

La plus jeune de ce bal
Avait quatre-vingt-dix ans.

(Tous répètent, et ainsi de suite.)

Retirez-vous donc, la vieille,
Car ce n'est plus votre temps.

On lui r'garde dans la bouche,
Elle n'avait plus que trois dents.

Un' qui branle, une qui cloche,
L'autr' qui s'en va-t-en branlant.

Si vous saviez c'qu'a la vieille,
Ah ! vous n'en rir'iez pas tant.

La vieille a dedans sa chambre
Cinq à six cent mille francs.

La vieille a dedans sa cave
Cinq à six tonn' de vin blanc.

BENJAMIN.

Ah ! la bigre de vieille ! elle nous donnera bien un
petit coup de son vin blanc.

Tous.

Oui, oui, oui, un petit coup.

BENJAMIN.

Encore un petit coup d'piton
Pour me remett', pour me remettre
Encore un petit coup d'piton
Pour me remettre sur le ton.

(Tous répètent.)

FANFAN.

(Passant la carafe à son voisin.)

On passe la carafe,
Vole, vol', mon cœur, vole,
On passe la carafe
Et nous prenons un coup
Tout doux,
Et nous prenons un coup.
(Tous répètent.)

côt
dis.

J
hor
not

5

E

C

A

U

B
un l

«
dans

N

L

T

VICTOR.

A ta santé, Valiquet.

TOUS.

A ta santé ! à ta santé ! (*Pendant que les convives d'un côté de la table boivent, les autres d'une voix traînante disent : file, file, file.*)

VICTOR.

Joachim, laisse donc la ton eau claire ; tu as l'air d'un homme en carême. Bois donc avec nous, à la santé de notre hôte.

HUOT.

Tu sais bien que je ne prends pas de boisson forte.

VICTOR.

Penses-tu que c'est poison ?

HUOT.

Oui.

TOUS.

Ah ! ah !

HUOT.

Un poison qui tue l'âme.

VICTOR.

Bon, nous crois-tu perdus à tout jamais pour trinquer un peu entre amis ?

HUOT.

“ Les blasphémateurs, ni les ivrognes n'entreront dans le royaume des cieux.”

VICTOR.

Nous nous convertirons.

HUOT.

La conversion d'un ivrogne est une espèce de miracle.

VICTOR.

Tu nous condamnes donc à l'impénitence finale ?

HUOT (*se levant*).

Dieu seul connaît ce qui doit arriver ; mais ce malheur déjà a été le sort de plus d'un ami de la bouteille. On voit souvent des libertins revenir de leurs égarements, des détenteurs du bien d'autrui faire les restitutions voulues ; mais presque jamais on ne voit un ivrogne s'amender sincèrement ; il tombe toujours dans son ancien péché. L'âge, qui amortit tous les autres vices, ne semble qu'enflammer cette passion.

FANFAN.

C'est vrai ; le vin est le lait des vieillards, n'est-ce pas, Benjamin ?

BENJAMIN.

Oui, Fanfan, et quel bon lait !

CYRILLE.

Franchement, Joachim, penses-tu que ce soit un si grand mal que de rire et de s'amuser ?

LABELLE (*se levant aussi*).

Le mal, monsieur, n'est pas à s'amuser, mais bien à détruire sa raison, à troubler son cerveau, à offusquer la lumière de son intelligence, et à effacer dans son âme la ressemblance avec Dieu.

CYRILLE.

Vous êtes trop sévère, monsieur ; voyez, nous avons notre raison.

HUOT.

Oui, continuez seulement, et dans une heure, vous l'aurez noyée au fond de vos verres. Dans une heure, vous ne saurez plus ce que vous direz, vous parlerez à tort et à travers ; votre langue bégayera, votre tête sera lourde, vos jambes fléchiront ; ne pouvant plus vous soutenir, vous chancellerez, vous vous roulez sur le sol ; vous ne marcherez plus droit sur vos pieds, tête levée, à la manière des hommes.

I
pat

A
pro
vro
qu'
les
qui
bon
d'au
qu'i

Ti
serr

At
du l
suffi

Me
disai
de ve
ble c
que
l'ivro
deme
et d'a

Alo
faim,
plaint
jurem
l'enfa
sein d
homm

VICTOR.

Non, mais à la façon des bêtes, sans doute, à quatre pattes ; merci du compliment.

LABELLE.

Monsieur n'a pas dit cela ; mais puisque vous avez prononcé le mot, vous avouerez que plus d'une fois l'ivrogne devient une véritable bête féroce ; on dirait qu'il est enragé ; il crie, il écume, il frappe. Il vomit les plus horribles blasphèmes contre le Tout-Puissant, qui lui a donné la vie et qui le soutient encore dans sa bonté. Il a oublié le salut de son âme, et il n'a plus d'autre dieu que la misérable passion qui le domine et qu'il adore.

VICTOR.

Tiens, ne voilà-t-il pas que monsieur va nous faire un sermon ?

CYRILLE.

Attendez à dimanche, l'ami ; nous en tenons un bon du haut de la chaire, de la part de M. le curé, et ça suffira.

LABELLE.

Messieurs, appelleriez-vous cela un sermon, si je vous disais qu'à table vous buvez votre patrimoine et celui de vos enfants ? Que de familles ruinées par l'abominable conduite de ceux qui devaient en être le soutien ! que de fois le pain est venu à manquer sur la table de l'ivrogne ; et la misère a frappé à la porte de sa pauvre demeure avec ses haillons, avec son cortège de douleurs et d'angoisses !

HUCOT.

Alors l'épouse infortunée, exténuée de fatigue et de faim, pleure, gémit, se désole. Si elle hasarde quelques plaintes, les coups tombent sur elle accompagnés de juréments et de malédictions. Ses prières, ses larmes, l'enfant innocent et mourant qu'elle presse contre son sein décharné, ne peuvent plus rien sur le cœur de cet homme furieux qui, pourtant, en des jours meilleurs,

au pied des saints autels, lui avait promis foi, amour, soutien et protection. Dites-moi, mes amis, n'est-ce pas là une histoire de tous les jours? Ce malheur ne peut-il pas fondre sur vous comme sur tant d'autres? Pourquoi mettre son plaisir dans cette boisson qui enfante tant et de si grands maux?

CYRILLE.

Oui.... oui, ouï, puisque tu as tant pitié des femmes, va jaser avec elles dans la cuisine, et laisse nous fêter et nous réjouir comme des hommes.

Tous

Ah! ah! ah! bien dit! bien dit!

HUOT.

En effet nous allons nous retirer, non pas à la cuisine, mais bien chacun chez soi; car il se fait déjà tard. — Toute la compagnie, nous vous souhaitons le bonsoir.

Tous.

Bonsoir! bonsoir!

LABELLE.

Monsieur Valiquet, veuillez accepter mes remerciements pour votre gracieuse invitation.

VALIQUET.

Bonsoir, mes amis; excusez si je ne vais pas vous reconduire.

HUOT.

Fasse le ciel qu'il ne vous arrive aucun malheur!
(*Huot et Labelle sortent.*)

SCÈNE II.

VALIQUET, BENJAMIN, FANFAN, VICTOR, CYRILLE, AN-
THIME, AUGUSTE, PHILIPPE, ALPHONSE.

VICTOR.

Est-il drôle ce Joachim avec ses morales!

ANTHIME.

Nous voici bien débarrassés. Je n'aime pas ces nuages
sombres au milieu du beau temps et de la joie. Lais-
sez-les *s'enfouir*. (*il chante*)

Et moi je m'enfoui, foui,
Et moi je m'enfouyais.

TOUS.

Et moi je m'enfoui, foui,
Et moi je m'enfouyais.

ANTHIME.

C'est en passant près d'un moulin
Que le moulin marchait. (*bis.*)

TOUS.

C'est en passant près d'un moulin
Que le moulin marchait. (*bis.*)

ANTHIME.

Et dans son joli chant disait :
Ketiketac, ketiketac,
Moi j'crois qu'il disait :
Attrape, attrape, attrape, attrape,
Et puis je m'enfoui, foui,
Et puis je m'enfouyais.

TOUS.

Et puis je m'enfoui, foui,
Et puis je m'enfouyais.
(*Et ainsi de suite.*)

ANTHIME.

C'est en passant près d'un' prairie
Où les faucheurs fauchaient. (*bis.*)
Et dans leur joli chant disaient :
Ah ! l'beau faucheur, ah ! l'beau faucheur !
Moi j'crois qu'ils disaient :
Ah ! v'la l'voleur, ah ! v'la l'voleur.
Et puis je m'enfoui, foui,
Et puis je m'enfouyais.

C'est en passant près d'une église,
 Où les chœurs chantaient. (*bis.*)
 Et dans leur joli chant disaient :
 Alleluia ! alleluia !
 Moi j'crovais qu'ils disaient :
 Ah ! le voilà ! ah ! le voilà !
 Et puis je m'enfoui, foui,
 Et puis je m'enfouyais.

C'est en passant au poulailler
 Où les poules chantaient. (*bis.*)
 Et dans leur joli chant disaient :
 Cou-cou-ricou, cou-cou-ricou.
 Moi j'crovais qu'ell' disaient :
 Coupons-y l'cou, coupons-y l'cou,
 Et puis je m'enfoui, foui,
 Et puis je m'enfouyais.

ANTHIME.

C'est tout, mes amis.

VICTOR.

Bravo ! bravo !

TOUS.

Hourra ! hourra ! pour Anthime !

VALIQUET.

Viie, vite, tandis que c'est chaud, encore une chanson.

TOUS.

Une chanson ! une chanson !

CYRILLE.

Mariann' s'en va-t-au moulin. (*bis.*)

TOUS.

Mariann' s'en va-t-au moulin. (*bis.*)

CYRILLE.

C'est pour y fair' moudre son grain. (*bis.*)

TOUS.

C'est pour y fair' moudre son grain. (*bis.*)

CYRILLE.

A cheval sur son âne,
Ma p'tit' mamzelle Marianne,
A cheval sur son âne catin
S'en allant au moulin.

TOUS.

S'en allant au moulin.

(Ainsi de suite)

CYRILLE.

Le mennier qui la voit venir, (*bis.*)
S'empresse aussitôt de lui dire : (*bis.*)

Attachez donc votre âne,
Ma p'tit' mamzelle Marianne,
Attachez donc votre âne catin
Par derrière' le moulin.

Pendant que le moulin marchait. (*bis*)Le loup tout à l'entour rôdait. (*bis*)

Le loup a mangé l'âne,
Ma p'tit' mamzelle Marianne.
Le loup a mangé l'âne catin
Par derrière' le moulin.

FANFAN.

Ah ! ah ! pauvre Marianne !

CYRILLE.

Mariann' se mit à pleurer ; (*bis.*)
Cent écus d'or lui furent donnés, (*bis.*)

Pour acheter un âne,
Ma p'tit' mamzelle Marianne,
Pour acheter un âne catin
En r'venant du moulin.

BENJAMIN.

Un coup à la santé de Marianne !

TOUS.

C'est bon, un coup ! un coup !

BENJAMIN.

Encore un petit coup d'piton
 Pour me remett', pour me remettre,
 Encore un petit coup d'piton
 Pour me remett're sur le ton.

(Tous répètent.)

FANFAN.

On passe la carafe,
 Vole, vol', mon cœur, vole,
 On passe la carafe
 Et nous prenons un coup
 Tout doux
 Et nous prenons un coup.

(Tous répètent, puis ils boivent disant, file, file, file.)

VICTOR.

Igue ! igue ! igue ! vive la joie !

CYRILLE.

Le plaisir nous gagne, vive la joie !

TOUS.

Vive la joie ! vive la joie !

ANTHIME.

La maison tourne, tourne, tourne.....

TOUS.

Igue ! igue ! hurra !

VALIQUET.

Nous étions trois capitaines. *(bis)*

Tous.

Nous étions trois capitaines, (*bis*)

VALIQUET.

De la guerre en revenant

Brave, brave

De la guerre en revenant

Bravement.

(*Tous répètent, et ainsi de suite.*)

VALIQUET.

Nous entrâm's dans un auberge,] (*bis*)

Hôtesse, as-tu du vin blanc ?

Brave, brave,

Hôtesse, as-tu du vin blanc ?

Bravement.

Tous.

Hourra ! hourra !

VALIQUET.

Oui, vraiment, nous dit l'hôtesse, (*bis*)

J'en ai du rouge et du blanc

Brave, brave,

J'en ai du rouge et du blanc,

Bravement.

Hôtess', tire nous chopine, (*bis*)

Chopinette de vin blanc,

Brave, brave,

Chopinette de vin blanc,

Bravement.

Tous.

Hourra ! hourra ! le plaisir ! le plaisir !

VALIQUET.

Quand la chopine fut bue ; (*bis*)

Nous tirâm's trois écus blancs,

Brave, brave,
Nous tirâm's trois écus blancs,
Bravement.

TOUS.

Igue ! igue ! igue ! le plaisir ! le plaisir ! hourra !
hourra !

VALIQUET.

Grand merci, nous di' l'hôtesse,
Revenez-y donc souvent
Brave, brave,
Revenez-y donc souvent
Bravement.

TOUS.

Igue ! igue ! igue ! hourra !

FANFAN.

Le plaisir, Benjamin, le plaisir !

BENJAMIN.

Le plaisir, Fanfan, le plaisir !

FANFAN.

Tiens, Benjamin, je t'ai toujours aimé.

BENJAMIN.

Moi aussi, Fanfan, toujours aimé.

FANFAN.

Tu as toujours été mon meilleur ami.

BENJAMIN.

Toi aussi, toujours mon meilleur ami.

FANFAN.

Je n'en aurai jamais d'autres.

M

Pe
jami

C'

Qu

Mo

Ça

Mo

Ça

Mo

A ta

A ta

File

BENJAMIN.

Moi aussi, jamais d'autres.

FANFAN.

ra ! Pour rattacher l'amitié, prenons un petit coup, Benjamin.

BENJAMIN.

C'est bon, prenons un petit coup, Fanfan.

FANFAN.

Quand je trinque avec toi, ça le goût de sucre.

BENJAMIN.

Moi aussi.

FANFAN.

Ça le goût de miel.

BENJAMIN.

Moi aussi.

FANFAN.

Ça me chatouille le gosier délicatement.

BENJAMIN.

Moi aussi.

FANFAN.

On passe la carafe,
Vole, vol', mon cœur, vole,
On passe la carafe
Et nous buvons un coup
Tout doux,
Et nous buvons un coup.
(Les autres répètent.)

A ta santé, Benjamin.

BENJAMIN.

A ta santé, Fanfan.

TOUS.

File, file, file !

FANFAN.

Encore un petit coup sucré, Benjamin.

BENJAMIN.

C'est bon, Fanfan, encore un petit coup.
(*Il commence à chanter.*) Encore un petit coup d'piton...

FANFAN. (*l'interrompant.*)

Laisse donc là ton piton.

BENJAMIN.

Pourquoi ?

FANFAN.

C'est ennuyant.

BENJAMIN.

Pas plus ennuyant que ta carafe.

FANFAN.

Oui, c'est plus ennuyant.

BENJAMIN.

Non, ce n'est pas plus ennuyant.

FANFAN.

Oui, te di -je.

BENJAMIN.

Non, te dis-je.

FANFAN.

Oui.

BENJAMIN.

Non.

FANFAN.

J'aime mieux ma carafe.

BENJAMIN.

J'aime mieux mon piton.

FANFAN.

Ma carafe est meilleure.

BENJAMIN.

Mon piton est meilleur.

FANFAN.

Tu es un chétif, Benjamin.

BENJAMIN.

Toi aussi, Fanfan, un chétif !

FANFAN.

Un vaurien !

BENJAMIN.

Toi aussi, un vaurien !

FANFAN.

Un vagabond !

BENJAMIN.

Toi aussi, un vagabond !

FANFAN.

Un ivrogne !

BENJAMIN.

Toi aussi, un ivrogne !

FANFAN.

Moi, je te dis que ma carafe est meilleure.

BENJAMIN.

Moi, je te dis que mon piton est meilleur.

FANFAN.

T'as menti.

BENJAMIN.

T'as senti.

FANFAN.

Tiens ! attrape.

(Il lui jette sa tuque.)

BENJAMIN.

Toi aussi, attrape.

(Il lui jette sa tuque aussi, ils se prennent à bras le corps.)

VALIQUET.

Holà ! aie ! paix ! paix !

Tous.

Paix, paix ! (On les sépare.)

FANFAN.

Vive la carafe, toujours !

BENJAMIN.

Vive le piton !

FANFAN ET BENJAMIN. (Chantant ensemble.)

On passe la carafe,	Encore un petit coup d'piton
Vole, vol' mon cœur, vole,	Pour me remett', pour me
On passe la carafe	remettre,
Et nous prenons un coup	Encore un petit coup d'piton
Tout doux,	Pour me remettre sur le
Et nous prenons un coup.	ton.

ANTHIME.

Valiquet, on cogne à la porte.

VALIQUET.

Au diable, le quèteux ; qu'on aille cogner ailleurs.
(On boit : file, file, file.)

ANTHIME.

Valiquet, on va défoncer.

VALIQUET.

Tonnerre d'un tonnerre, sorcier, feu-follet, loup-garou, qui que vous soyez, entrez.

SCÈNE III.

St-Paul, enveloppé de son linceul, entre. Tous se lèvent comme mus par un ressort, en criant, les uns : Seigneur ! Seigneur ! les autres : Ah ! Dieu ! miséricorde ! puis tous se sauvent, excepté Valiquet, Philippe, Alphonse et Auguste.

VALIQUET, PHILIPPE, ALPHONSE, AUGUSTE ET ST-PAUL.

ST-PAUL.

Tu m'as invité, je viens.

VALIQUET.

(Après un moment de silence, lui indiquant un siège au bout de la table :)

Voici une place pour vous.

(Auguste, Philippe et Alphonse effrayés se pressent à l'autre bout de la table.— Valiquet sert St-Paul, qui fait semblant de manger.)

PHILIPPE *(à demi-voix)*.

Vois donc, il ne mange pas ; il jette tout sous la table.

ALPHONSE.

Quels yeux creux il vous a !

AUGUSTE.

Quel air sévère !

ALPHONSE.

Quelle figure de cadavre !

AUGUSTE.

Cette maison est maudite !

ALPHONSE.

Quelque grand malheur nous menace !

PHILIPPE.

Si nous allions tous être engloutis au fond des enfers !

ALPHONSE.

Tais-toi, il nous regarde avec des yeux de feu.
(*Assez long silence.*)

VALIQUET (*en tremblant*).

Il fait froid, ce soir, n'est-ce pas ?

ST-PAUL.

Oui, suspendu à tous les vents, par les rigueurs de l'hiver, dans les nuits glaciales de février, la moëlle des os en frissonne au malheureux pendu. (*Silence.*)

VALIQUET.

La lune éclaire, je crois ?

ST-PAUL.

Oui, mais ses pâles rayons ne font pas descendre d'éclair de bonheur du cœur du malheureux pendu.
(*Silence.*)

VALIQUET.

Il vente ?

ST-PAUL.

Oui, sifflant à travers les branches de la sombre forêt, comme le souffie de la mort, le vent se joue dans les cheveux du malheureux pendu. (*Silence. St-Paul se lève, tous reculent épouvantés ; il fait quelques pas du côté de la porte, puis se tournant vers Valiquet :*)

A mon tour, je t'invite à mon fricot, à sept heures, demain matin, Mercredi des Cendres, premier jour du carême, temps de pénitence. (*Il sort.*)

SCENE IV.

VALIQUET, PHILIPPE, ALPHONSE ET AUGUSTE.

VALIQUET.

(*Se promenant.*)—Malheureux que je suis !.....malé-

dicti
héla
cent
tôt u
son,
le to
poué

Es
avis
que

C'e
quatr
donn
Paul,

Oh

Je l
Maint
heur
Hélas
feraï-j

Fais
raïs pa

Et p

J'aur

Me n

diction !..... je suis un homme perdu !..... Hélas ! hélas ! mes chers amis..... hélas ! que ne suis-je à cent pieds aux entrailles de la terre !.... Pourquoi plutôt un tourbillon de vent n'a-t-il pas renversé ma maison, m'écrasant sous ses ruines !..... Pourquoi plutôt le tonnerre tombant du ciel ne m'a-t-il pas réduit en poudre !.... Hélas ! hélas ! (*Un moment de silence.*)

AUGUSTE.

Est-ce pour toi, est-ce pour nous, Valiquet, à ton avis que St-Paul nous est apparu ? as-tu là-dessus quelque doutance ?

VALIQUET.

C'est pour moi, je le sais. — Ce matin, en passant aux quatre fourches du chemin, comme j'étais un peu gai, je donnai un coup de fouet à St-Paul, en lui disant : St-Paul, je t'invite à mon fricot.

AUGUSTE.

Oh ! Valiquet, ce n'était pas bien, pas bien du tout.

VALIQUET.

Je le comprends bien ; mais ce qui est fait est fait. Maintenant que va-t-il arriver ?.... Quel nouveau malheur me menace ?.... malheureux que je suis !.... Hélas ! hélas !.... Dois-je aller le voir demain !.... ne ferai-je pas mieux de rester ?....

PHILIPPE.

Fais comme tu voudras, Valiquet ; à ta place, je n'irais pas.

AUGUSTE.

Et pourquoi donc ?

PHILIPPE.

J'aurais trop peur qu'il vint me mettre à sa place.

VALIQUET.

Me mettre à sa place ?

PHILIPPE.

Oui, parce que, quand on dérange un mort, j'ai toujours entendu dire qu'il était obligé de recommencer sa pénitence; mais alors il aurait droit de la faire recommencer par celui qui l'aurait dérangé.

VALIQUET.

Es-tu sûr de cela ?

PHILIPPE.

Dame, sûr ; je ne l'ai jamais vu, je l'ai entendu dire souvent, et feu mon grand-père a connu plusieurs personnes qui avaient ainsi recommencé des pénitences pour des âmes du purgatoire qu'elles avaient dérangées.

VALIQUET.

Dans ce cas-là, je me garderai bien d'y aller.

ALPHONSE.

Moi, j'irais.

VALIQUET.

Y penses-tu ? s'il allait me mettre à sa place !

ALPHONSE.

Tu l'as invité, il est venu ; il t'a invité, tu dois y aller ; s'il t'arrive malheur, ce ne sera que pour ne t'être pas rendu.

VALIQUET.

Doute cruel !... que faire ?... je voudrais être mort, au fond du cimetière.

PHILIPPE.

Tu pourrais y aller en emportant avec toi un petit enfant qui n'a pas encore l'usage de la raison.

VALIQUET.

Pourquoi cet enfant ?

P
ces j
sanc
enfe

Es

On
L'enf
proté

Qu
rester

Oui
nous t
serons

Oui

Merc
là, je r

Mair
nous al
tin.

Merc
conseils
vous étu
critique
pas aba

PHILIPPE.

Parce que, quand un homme a dans les bras une de ces petites et innocentes créatures, il n'y a pas de puissance ni sur la terre, ni dans le purgatoire, ni dans les enfers, qui ait pouvoir sur lui.

VALIQUET.

Es-tu sûr de cela ?

PHILIPPE.

On le dit et je trouve que c'est plein de bon sens. L'enfant en bas âge, innocent et pur, est un ange qui protège ses parents.

VALIQUET.

Que faire ?... que faire ?... faut-il y aller ? faut-il rester ?... je préférerais pourtant y aller.

AUGUSTE.

Oui, vas-y, Valiquet, nous t'accompagnerons. Nous nous tiendrons à distance, et s'il t'arrive malheur, nous serons là pour te défendre.

PHILIPPE et ALPHONSE.

Oui, oui, nous irons avec toi.

VALIQUET.

Merci, merci ! vous me faites du bien... dans ce cas-là, je ne crains plus, je suis décidé, j'irai.

AUGUSTE.

Maintenant, Valiquet, comme l'heure est avancée, nous allons te souhaiter le bonsoir ; ainsi, à demain matin.

VALIQUET.

Merci, mes chers amis ; je vous remercie de vos bons conseils et du secours que vous me promettez. Vous ne vous êtes pas contentés de partager ma joie ; à l'heure critique du danger, vous êtes les seuls qui ne m'avez pas abandonné.

PHILLIPPE ET ALPHONSE.

Bonsoir, Valiquet.

VALIQUET.

Bonsoir, mes amis.

AUGUSTE.

Que le bon Dieu te conserve et te donne une nuit paisible.

(*Auguste, Philippe et Alphonse sortent.*)

SCÈNE V.

VALIQUET.

(*Il regarde avec tristesse la table couverte de bouteilles.*)

Ah ! malheureuse boisson, c'est toi qui es la cause de l'embarras où je me trouve.... Mon Dieu !.... mon Dieu ! ayez pitié d'un pauvre ivrogne qui se repent et veut se convertir.
